



ENTREVOUS

LITTÉRATURE ORGANIQUE

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL
ISSN 2371-1582 (LAVAL, IMPRIMÉ)
ISSN 2371-1590 (LAVAL, EN LIGNE)
ISBN PDF 978-2-924361-07-8

Et quand le torse
du destin se bombe
de la puissance
des songes,
on appelle cette
hérité fugace :
un bonheur.
Car entre ceux
qui survivent, ceux
qui veulent changer
la vie, ceux qui
essaient, ceux qui
de vie et de changer
autres qui souhaitent
seulement prolonger
l'embellie, il m'arrive
de trouver mon Espace.

ENTREVOUS

LITTÉRATURE ORGANIQUE

UN ENTREVOUS EST
UNE CONSTRUCTION
ENTRE DEUX SOLIVES
PAR ANALOGIE
UNE OEUVRE INTER
OU MULTIDISCIPLINAIRE



SOLIVE 2
UN AUTEUR
OU AUTRE ARTISTE

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL • ENTREVOUS

2084, rue Favreau, Laval, Québec H7T 1V1, Canada
514 336-2938 – info@sll-entrevous.org – www.sll-entrevous.org

éditrice Société littéraire de Laval
directrice artistique et codirectrice littéraire Danielle Shelton
codirectrice littéraire Diane Landry
présidente du conseil d'administration Lise Chevrier
contributeurs littéraires José Acquelin – Aline Apostolska – François Archambault – Christiane Asselin Roy – Françoise Belu – Marc-François Bernier – Doris Brunet – François Bouvier – Raymond Cloutier – Patrick Coppens – Antonio D'Alfonso – Aimée Dandois – Claude Drouin – Marie Dupuis – Violaine Forest – Nicolas Gilbert – Olivier Kemeid – Dany Laferrière – Diane Landry – Jean-Philippe Lehoux – Philippe Lesage – Anne-Marie Olivier – Monique Pagé – Danièle Panneton – Gilles Pellerin – Céline Petit-Martinon – Leslie Piché – Jean-Luc Proulx – Danielle Shelton
auteurs cités non interviewés François Blais – Jean Chalon – Serge Doubrovsky – Pierre Foglia – Marie-Louise Gay – Pierre Lebeau – François Lévesque – Amélie Nothomb – Michel Rabagliati
autres auteurs mentionnés Woody Allen – Roland Barthes – Saul Bellow – Maxianne Berger – Georges Brassens – Robert Charlebois – Evelyne de la Chenelière – Francine Chicoine – Dominique Chipot – Colette – Arlette Cousture – Madeleine Dalphond-Guiral – Bob Dylan – Jean-Pierre Ferland – Léo Ferré – Pierre Flynn – Kent Follett – Michel Foucault – Claude Fournier – Pierre Fournier – Anne Frank – Royds Fuentes-Imbert – Anne Hébert – Homère – Robert Lalonde – Gilles Latulippe – Françoise Loranger – Nelson Mandela – François Mitterrand – Edgar Morin – Alice Munro – Jacques Parizeau – Sophocle – Guy Thauvette – Michel Tremblay – Frère Untel – Gilles Vigneault – Groupe Haïku Montréal
artistes en art visuel Patrick Coppens – Marie-Louise Gay – Réal Godbout – Michel Rabagliati – Danielle Shelton
photographes d'art Ellen Kingsbury – Diane Landry – Lucette Tremblay – R A Warren
vidéaste Simon Paradis – Aire libre
lectrice Béatrice Picard
correctrices d'épreuves Marcelle Bisailon – Madeleine Dalphond-Guiral – Jeannine Lalonde – Lucette Tremblay
infographiste La cigale et la fourmi

Remerciements à la Société littéraire de Laval, à Ville de Laval, aux organismes partenaires ainsi qu'à toutes les personnes qui ont apporté leur contribution à ce numéro.

La Société littéraire de Laval est membre du Conseil régional de la culture de Laval (CRCL) et du Regroupement d'organismes culturels et d'artistes lavallois (ROCAL).

© Société littéraire de Laval – Entrevous
reproduction interdite sans autorisation des auteurs détenteurs des droits

Dépôt légal – juin 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISSN 2371-1582 (Laval. Imprimé)
ISSN 2371-1590 (Laval. En ligne)
ISBN PDF 978-2-924361-07-8

rechercheuses et rédactrices des textes d'accompagnement

● DANIELLE SHELTON
pages 1 à 9, 16, 18, 20,
24 à 27, 32 à 34,
38 à 40, 46 à 80

● DANIELLE PANNETON
pages 66 à 73, 76 à 79

● DIANE LANDRY
pages 74, 75

● FRANÇOISE BELU
page 70

Avis

La Société littéraire de Laval préconise l'utilisation des mots rectifiés selon la nouvelle orthographe du français, liste fournie par l'Office de la langue française du Québec et adoptée par le correcteur Antidote. Le lecteur ne s'étonnera donc pas, par exemple, de la disparition d'un accent circonflexe ou d'un trait d'union familier, ou encore du remplacement d'un double « L » par un accent grave. Il ne verra pas non plus de faute lorsqu'il rencontrera l'ancienne orthographe, notamment dans les citations de textes déjà parus.

LIMINAIRE

- DANIELLE SHELTON
Comment c'est fait ? 6

MARCHÉ DES MOTS 8

- LESLIE PICHÉ / CLAUDE DROUIN
Lecture et confiture 9

MOTS SUR IMAGE 16

- FRANÇOISE BELU / ELLEN KINGSBURY
Capter l'insaisissable 17
- DANIELLE SHELTON / R A WARREN
LAC D'ARGENT 22

DANS LA TÊTE DE... 25

- PATRICK COPPENS
Je ne suis pas / Tête / Et vous ? 26
- MARIE DUPUIS
Suçons et réglisse rouge 31
- MARIE-LOUISE GAY ET LES ENFANTS
Un million de questions ! 32

INTERPRÉTATION VS INTENTION 34

- DIANE LANDRY
Collection 35
- AIMÉE DANDOIS / MONIQUE PAGÉ / DORIS BRUNET / CHRISTIANE
ASSELIN ROY / FRANÇOISE BELU / JEAN-LUC PROULX
Interprétations du poème Collection 36

AUTOFICTION 38

- DANY LAFERRIÈRE
Une carte postale d'Eastman 40
- DANIELLE SHELTON
Loin du Japon 42

RENDEZ-VOUS AVEC... 46

- MARC-FRANÇOIS BERNIER
Foglia L'Insolent 47
- RAYMOND CLOUTIER
Le Grand Cirque ordinaire / Un retour simple / Le maître d'hôtel 50

LA LITTÉRATURE EST PARTOUT 56

- VIOLAINE FOREST / ANTONIO D'ALFONSO / JOSÉ ACQUELIN
La littérature au concert 57
- DANIELLE SHELTON
La littérature au jardin 64
- MICHEL RABAGLIATI / FRANÇOIS BOUVIER
La littérature au cinéma 66
- JEAN-PHILIPPE LEHOX / ANNE-MARIE OLIVIER /
FRANÇOIS ARCHAMBAULT / DANIELE PANNETON / PIERRE LEBEAU
La littérature au théâtre 70

COMMENT C'EST FAIT ? est une série documentaire télévisée qui montre, étape par étape, la fabrication à la chaîne de petits objets utiles de notre quotidien : crayons, trombones, gommes à effacer, cadenas, marteaux, billes, casse-noix, presse-papiers en verre... Chaque émission satisfait ma curiosité naturelle et me laisse ébahie par le génie humain. Je reste cependant sur ma faim en ce qui concerne l'inventeur : j'aimerais entendre l'histoire de son Eurêka ! [J'ai trouvé !]. *Idem* pour les artistes : lorsqu'une œuvre me séduit, je cherche à en retracer l'idéation. Mon questionnement rejoint la mission de la Société littéraire de Laval, laquelle attend de son périodique qu'il contribue à démystifier la création littéraire.

Commençons toutefois par expliquer le choix du nom de ce périodique, ENTREVOUS, et son sous-titre, « littérature organique ». C'est ce dernier qui a été trouvé en premier. Diane Landry et moi cherchions un adjectif pour qualifier le mot « littérature », considérant que nous ne voulions pas publier exclusivement des textes littéraires, mais aussi, et surtout, converser sur la littérature et valoriser sa contribution à des créations multidisciplinaires. Notre choix s'est arrêté sur « organique », un vocable relatif au vivant, aux êtres organisés (les créateurs), et qui plus est, selon Larousse, un vocable inhérent à la structure de quelque chose, à sa constitution (les œuvres). Pour le nom, le crédit revient au hasard d'une recherche sur Internet à partir des mots-clés de la définition de l'adjectif « organique ». Quand ENTREVOUS est apparu à l'écran, il a produit l'effet « Eurêka ! » recherché. Un *entrevous* est un terme du champ d'expertise de l'architecture, qui désigne la construction entre deux solives. Un mot donc, qui évoque le multidisciplinaire, la collaboration, l'organique du sous-titre. Les solives métaphoriques, ce sont deux auteurs, ou un auteur et un artiste, ou encore un auteur qui met en action son interdisciplinarité, c'est-à-dire deux compétences dont l'une est littéraire. Plus largement encore, le symbole de la solive peut s'appliquer à un individu ou à un collectif, voire même représenter un espace public. Pour synthétiser toutes ces idées en une seule image, disons que les « créateurs-solives » créent des « œuvres-entrevous ».

L'équipe du périodique entend aussi traquer la littérature là où elle se trouve et la déshabiller littéralement lorsqu'elle se dissimule sous les habits d'autres domaines artistiques, par exemple, l'art visuel, le théâtre, le cinéma, l'opéra... Pourquoi ? Pour éveiller chez les lecteurs, outre le goût de consommer la culture littéraire, le désir de sélectionner les graines de créativité offertes qui les inspirent et de les planter dans leur terreau fertile pour récolter leurs propres fruits.

Il y a plus encore : si le périodique questionne le processus de création littéraire en amont de la création elle-même, il s'intéresse aussi au voyage de cette création, donc à l'appropriation qui se fait

en aval par les lecteurs, les metteurs en scène, les scénaristes, les cinéastes, les compositeurs, les artistes en art visuel, voire même les paysagistes... en somme toutes les personnes dont la vision transforme l'œuvre écrite originale. ENTREVOUS postule que la littérature est partout, dans toutes sortes de manifestations de la créativité, seule ou accompagnée, et qu'elle est utile au quotidien parce qu'elle nourrit.

Rappelons la question de départ, COMMENT C'EST FAIT ?, pour décrire le contenu de ce premier numéro du périodique ENTREVOUS.

- Couverture : le titre, le sous-titre, le numéro dans un rectangle jaune et un extrait d'un texte littéraire d'une page intérieure.
- « Marché des mots » : extraits du récit de poésie qui a inspiré un concept de lecture publique pour cette activité récurrente de la SLL.
- « Mots sur image » : choix d'œuvres qui amalgament l'art visuel et la littérature, ici la photographie et la poésie.
- « Dans la tête de... » : section qui interroge un poète, une haïkiste et une auteure jeunesse sur leur processus de création.
- « Interprétation vs Intention » : jeu littéraire d'interprétation d'un poème dont l'auteur révèle ensuite le sens.
- « Autofiction » : mini-enquête sur ce genre littéraire populaire, avec quelques exemples, dont deux inédits.
- « Rendez-vous avec... » : extraits des vidéos de rencontres d'auteurs.
- « La littérature est partout » : reportages sur la présence du littéraire au concert, au jardin, au cinéma et au théâtre.

Dans tout cela, il y a bien sûr des créations littéraires et – c'est la nouveauté ! – des mises en contexte, des citations, des expériences personnelles, des opinions exprimées par le public, des révélations de créateurs, etc. Que dire de l'objet-livre lui-même ? Les 80 pages en couleurs sont proportionnelles à la dimension de l'écran d'une tablette numérique. Contrairement aux magazines, le petit format permet de visualiser la page numérisée entière. De plus, le graphisme de chaque section a sa personnalité et un appétit d'iconographie.

En conclusion, le leitmotiv de cette apparente anarchie est « la liberté structurante » : le périodique ENTREVOUS ne cherche pas tant à démontrer des expertises qu'à stimuler la participation et la créativité.

COMMENT C'EST FAIT ? Avec nos sens, nos cœurs, nos mains.

La publication de ce premier numéro du périodique ENTREVOUS est possible grâce à une subvention de contrepartie du Conseil des arts et des lettres du Québec, dans le cadre du programme Mécénat Placements Culture. En 2013, la Société littéraire de Laval avait recueilli des dons destinés à assurer la pérennité de sa revue semestrielle. Engrangée pendant trois ans, 80 % de la contribution du CALQ vient d'être récoltée. Merci à chacun de nos mécènes.

NOUVEAU



LE MARCHÉ DES MOTS



photo R A Warren, Cappadoce

Lire sous un arbre en double le plaisir.
On ne sait plus si on tourne les pages ou si on feuillette l'arbre.

Jean Chalon, *Journal d'Espagne*

Deux évènements ont inspiré la formule du nouveau Marché des mots. Un soir de janvier 2014 chez Dame Tartine¹, Maxianne Berger avait vivement intéressé le public avec un « tanka honkadori », un procédé littéraire qui livre un poème et explique la démarche qui a sous-tendu sa création (voir *Brèves littéraires* 89, page 17). À l'été 2015, au cours du récital « Lecture et confiture »², Leslie Piché avait suscité un intérêt semblable en expliquant, objet à la main, comment un aiguisoir en forme de globe terrestre lui avait inspiré un poème.

lecture et confiture

Le concept est là, dans ces deux exemples : au nouveau Marché des mots, l'auteur lit un texte inédit et raconte l'histoire de sa création.

Le premier nouveau Marché des mots a eu lieu le 24 avril 2016, dans le cadre de la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur. Une sélection de créations issues de cette activité paraîtra dans le prochain numéro de ce périodique.

Mais pour l'heure, présentons des extraits du récital fondateur « Lecture et confiture », notamment l'histoire de l'aiguisoir globe terrestre.

¹ Le Marché des mots avait alors lieu dans ce restaurant du Vieux-Sainte-Rose, à Laval.

² « Lecture et confiture », une commande clé en main de la Société littéraire de Laval à Leslie Piché et Claude Drouin, a consisté en un récital de poésie d'une heure construit par enchaînement thématique des textes respectifs des deux poètes, inédits ou déjà parus.

*La tradition des échanges de cadeaux entre
collègues à l'école m'a laissé une année
mon propre cadeau en échange !
Le kit pour bureau de prof – agrafeuse,
bloc-notes, panier et aiguisoir
en forme de globe terrestre –
est donc revenu chez moi.
J'ai déposé l'aiguisoir
sur ma table de chevet,
tout près de mon carnet de notes.*

*À l'époque, j'écrivais la suite poétique
« Nos petites morts » et je lisais beaucoup
sur les âges géologiques de la Terre,
l'univers et l'anthropologie.*

*Or, un jour où j'aiguaisais un crayon,
j'ai vu dans la délicatesse de la retaille,
une dentelle de bois et de mine aussi fragile
que notre existence et celle de la Terre.*

QUAND DANS L'OMBRE LES POÈTES CRÉENT DE LA LUMIÈRE



PHOTO **LUCETTE TREMBLAY**



Le monde en aiguiseur
retourne ses dentelles

flocons gravats nénuphars
brins d'ADN
mâles et femelles
tout un crachin
de babioles
étiolées puis retrouvées
du limon, la roue l'autel.

Reste cette Lune opaline
qui gravite autour

orpheline et sans berceau.

PHOTO DIANE LANDRY

Au cours du récital, le poète complice a enchainé avec...

AVRIL ENFIN ADVENU
CLAUDE DROUIN

Avril enfin advenu
Mouvement du bleu coup de pinceau à la pige des teintes
Tu as dilué le froid au rêve de feuilles rouges
de futaies pleines et ombreuses
En moi le feu latent en toi l'attente frémissante
Tu exiges de l'expérience la somme de ses secrets
mais trop de tes pas refoulent l'avenir

L'éphémère n'est-ce pas un voyage qu'on oublie

*Je me souviens avoir fixé longuement
un motif dans le vernis d'une porte de
mes armoires de cuisine... jusqu'à ce
qu'il devienne le sable d'une plage.*

*J'étais alors préoccupée du sort
des petites filles exploitées dans
les ateliers d'artisanat de pays
en voie de développement.*

*Ma propre respiration insufflant
un rythme yogastique à mon écriture,
j'ai imaginé pour elles un refuge intérieur
– la plage de sable – où rien ni personne
ne mettrait le pied sans y être invité.*

*Puis, pour symboliser la force de la limite
à imposer aux patrons pilleurs de dignité,
le mot armoire est devenu armoiries.*

PONT-LEVIS
LESLIE PICHÉ

Plage immense
sans baigneurs ni lancettes
les armoiries bien esquissées
sur chaque vaguelette

le souffle ample et rédempteur
de son pulsar timide
apaise
la petite main couturière
à qui personne ne bat la mesure

de ce calme
ne vient jamais la tempête.

*J'ai toujours cru que nous avions plusieurs vies
en une, dont l'âge parental.*

*On est en 2002, mon fils a 10 ans.
Or, de tous les sports, il a choisi le football :
casque, épaulettes, souliers à crampons,
protecteur dentaire, gants, etc.
Les samedis matin, son père et moi
l'accompagnons au parc pour la pratique.
Les jeunes Gladiateurs arrivent sensiblement
tous en même temps et je répète
à Christophe de contourner la clôture
encerclant le parc plutôt que d'y grimper
comme le font plusieurs.*

*En un instant, je vois mon fils refermer
la porte de l'enfance derrière lui et devenir ado :
il transgresse les bonnes manières
qui commandent de contourner la clôture...*

ÂGE²
LESLIE PICHÉ

Tu enjambes la clôture
sautes
et laisses ta peau d'enfant
derrière.



CHOISIR LES MOTS – intro
CLAUDE DROUIN

Si j'en voulais un peu à ma grand-mère quand elle raccourcissait une histoire que je savais plus longue, je la boudais carrément si, à la demande de ma mère, elle en adoucissait une !

CHOISIR LES MOTS – extrait
CLAUDE DROUIN

– Comment vous choisissez les mots ?

La jeune a huit ans et les yeux d'une tigresse.
Pas dans la férocité. Dans la teinte.

– Au début, quand je les lance sur mon cahier, c'est n'importe quoi qui monte dans mes doigts. Après, je sélectionne les plus savoureux pour que le lecteur – ou la lectrice – goute bien ce que je veux dire.

Elle se mordille la commissure des lèvres, d'un côté puis de l'autre. Pendant que je lui souris, fier de mon image, une autre question se lève dans sa main qui s'agite.

– Vous êtes bouillon, ensuite vous faites une recette de mots plus propres ?

Toute la classe s'esclaffe et moi aussi.

– Comment t'appelles-tu ?

– Anne-Gabrielle.

– Tu devrais écrire, jeune dame !

Elle me dessine un air et je comprends qu'elle le fait depuis qu'elle sait comment.

Revisiter
les lieux oubliés
la ronde endormie
des manèges muets

la cloche duveteuse
des framboises et des mûres

et ces enfants blancs
sur nos têtes aujourd'hui.

Que les feuilles pleuvent !

La terre est riche
de nous

de nouveau.

¹ Le poème *Cosmogonie* a paru dans *Nos petites morts*, collection « Poèmes du lendemain », Écrits des Forges. Il fait partie de la suite poétique qui a remporté la mention du Prix Piché 2004.

² Le poème *Âge* a remporté en 2005 le deuxième prix du concours de textes de quatre lignes de la revue *La Bonante* de l'Université du Québec à Chicoutimi.

³ Le poème *Résurgence* a été diffusé en 2008 dans les autobus de Laval et de Bruxelles, en Belgique, dans le cadre du projet « La poésie prend le bus ». L'idéatrice, Danielle Shelton, a reçu pour cette production internationale un prix de la culture de Ville de Laval.

MOTS SUR IMAGE

Cette section a vu le jour dans *Brèves*, l'ancien périodique de la Société littéraire, précisément dans le numéro 85 paru en juin 2012.

Explicitement intéressé par les œuvres multidisciplinaires incorporant un volet littéraire, le nouveau périodique conserve la section.

Parfois, les mots auront surgi en premier, d'autres fois, ce sera l'image ; parfois, la création artistique et l'expression littéraire auront un même géniteur, d'autres fois, l'écrivain aura collaboré avec l'artiste en arts visuels, ceci sans prétendre à l'exhaustivité des situations.

Dans les pages suivantes : deux pièces d'une exposition de photographies d'art d'Ellen Kingsbury, à laquelle la commissaire Françoise Belu a offert une valeur ajoutée, soit un poème inspiré par chacune des images ; un haïsha né de la complicité de l'auteure Danielle Shelton et du photographe d'art R A Warren.

Capter l'insaisissable
Capter l'insaisissable

photographe d'art
Ellen Kingsbury
Ellen Kingsbury

commissaire et poète
Françoise Belu
Françoise Belu

Bien que j'aie écrit quelques poèmes sur les œuvres d'artistes en arts visuels qui m'avaient sollicitée, je n'ai composé qu'un seul recueil dans lequel mes poèmes figurent à côté des œuvres d'un artiste. *Le livre des vanités*, un livre d'artiste édité à 12 exemplaires, est le fruit d'une collaboration avec Julianna Joos dont les estampes numériques m'avaient touchée. Celle-ci m'avait demandé d'être sa commissaire pour l'exposition qu'elle préparait en 2008 pour la galerie Warren G Flowers du Collège Dawson. Alors que je travaillais sur le texte du catalogue, la poésie s'était présentée à moi de façon inattendue.

C'est aussi ce qui s'est produit avec l'exposition d'Ellen Kingsbury pour laquelle la CLDAP • **Corporation lavalloise pour le développement de l'art photographique** • m'avait invitée à titre de commissaire. Les textes poétiques, tout comme ceux qui sont écrits en prose, nécessitent du travail, cependant leur naissance est mystérieuse. Je partage l'idée de Valéry qui pense que « Le premier vers est donné par les dieux ». Dans le cas d'Ellen Kingsbury, comme dans celui de Julianna Joos, ce sont les mêmes thèmes lyriques fondamentaux – la vie, la mort et la nature – qui m'ont interpellée et ces deux artistes en arts visuels laissaient, dans leur figuration distanciée, assez de place au poète pour qu'il puisse donner libre cours à son imagination. Le flou que la photographie recherche ainsi que les surimpressions donnent à ses œuvres une tonalité mystérieuse qui m'a fascinée. J'ai inventé les personnages imaginaires que les photos suggèrent, j'ai créé des histoires fantastiques à partir des mythes qui sont dans notre inconscient collectif.

J'avais l'impression de « lire » les photos d'Ellen Kingsbury, c'est pourquoi j'ai voulu que la présentation de l'exposition rende compte de cette expérience. Chaque poème, imprimé à côté de la photo sur un fond dont il reprend la tonalité, se veut un équivalent poétique de l'œuvre de l'artiste. Une promenade poétique a matérialisé ma démarche, en quelque sorte, le 17 octobre 2015, à la Bibliothèque Germaine-Guèvremont de Laval.

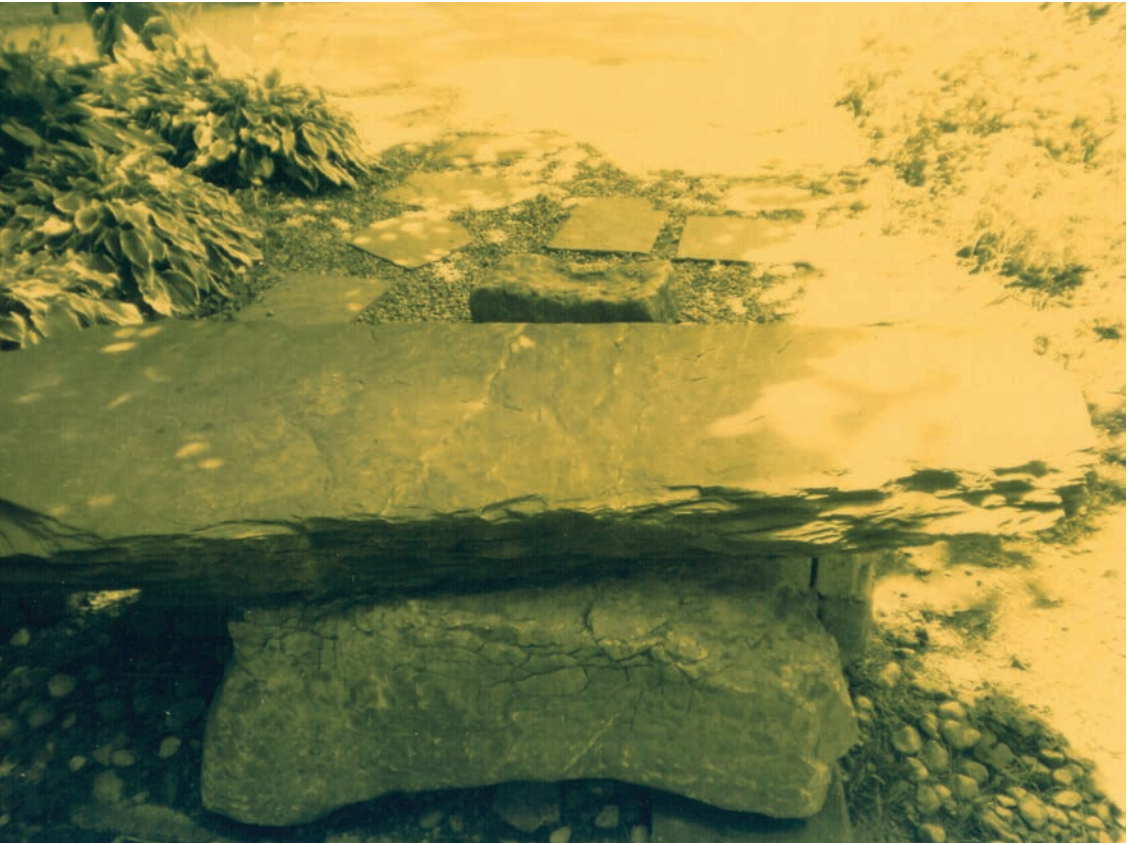
Françoise Belu



La photographie d'art Ellen Kingsbury met à profit les innombrables possibilités qu'offre le numérique pour retrouver le plaisir des manipulations que procure la chambre noire et se réapproprier les textures et les tonalités qui font le charme des photographies des pionniers de cet art. Elle prend souvent ses photos lorsque la brume estompe les formes ou quand le crépuscule rend le paysage difficilement identifiable.

Une trouée

dans la forêt envahie par les ombres
une trouée vient de surgir
de nulle part
éclaboussant le noir
une chance à saisir
c'est par là qu'il faut se diriger
il faut agir



Ellen Kingsbury, qui affectionne les tons sépia, parvient même à reproduire les nuances argentées du daguerréotype. Le flou est pour elle un choix esthétique. Elle se plait à jouer sur les surimpressions qui font surgir le mystère de l'ambiguïté et animent une nature qui paraît surréelle. La Corporation lavalloise pour le développement de l'art photographique (CLDAP) a publié, en quelques exemplaires seulement, le livre d'art de l'exposition.

La fosse

il y a une fosse

sinon pourquoi

ce grand menhir couché ou ce dolmen

quel géant s'y dissimule

fuyant le regard de sa conscience

il y a une fosse

mais on ne veut pas le savoir

PROCESSUS DE CRÉATION • CORRESPONDANCES D'EASTMAN • 2015.08.07

EN ROUTE POUR LE SPA EASTMAN, OÙ DÉBUTERA DANS QUELQUES MINUTES LA CLASSE DE MAÎTRE DE ROBERT LALONDE, DANIELLE SHELTON CROISE R A WARREN AU MOMENT PRÉCIS OÙ IL PREND CETTE PHOTO DE LA DÉCHARGE DU LAC D'ARGENT ET SON REFLET DANS L'EAU. AUSSITÔT, LES TROIS PREMIERS VERS D'UN TANKA SE FORMENT DANS SA TÊTE.

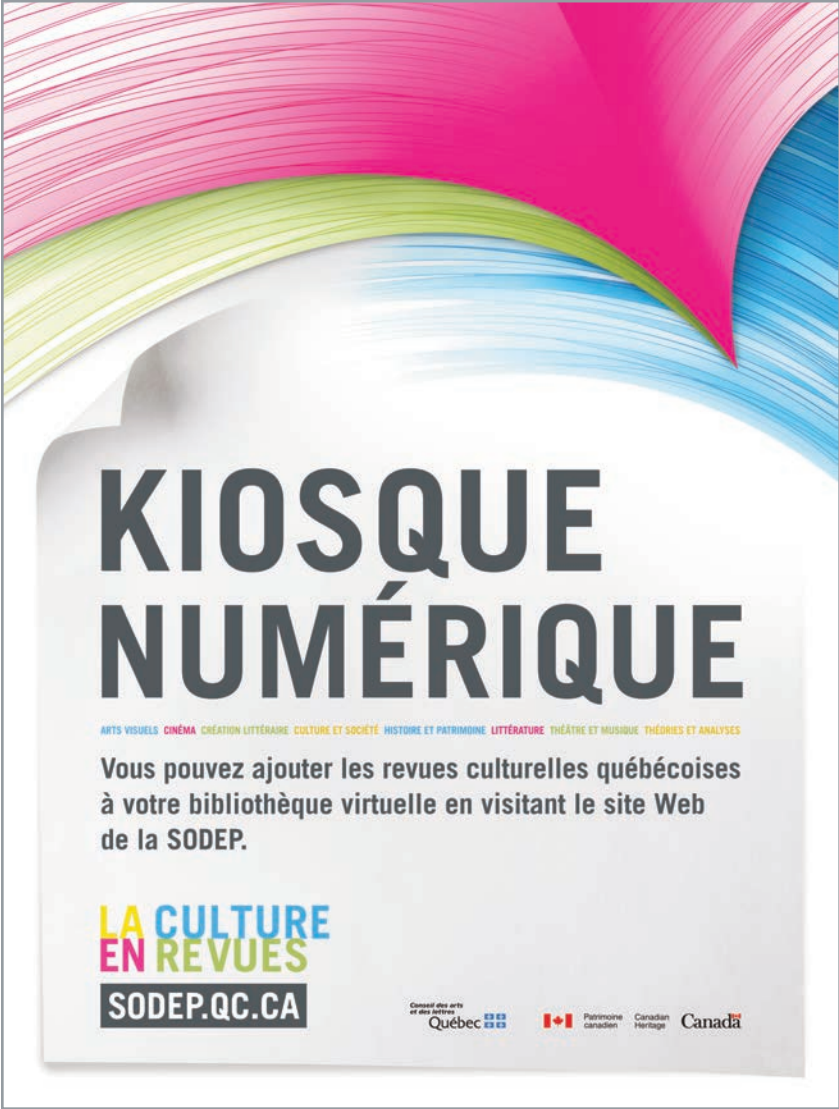
PENDANT LE LUNCH DU MIDI AU CAFÉ BISTRO LES TROIS GRÂCES, ELLE LE QUESTIONNE SUR LA PHOTO ET ELLE LIT DANS SES YEUX LES DEUX DERNIERS VERS.

UN HAÏSHA EST L'AMALGAME D'UN TANKA, UNE POÉSIE JAPONISANTE DE 5 VERS, ET D'UNE IMAGE, ICI UNE PHOTO NUMÉRIQUE.

A photograph of a moth with orange and brown wings resting on a rough, textured wall. The moth is positioned in the lower center of the frame. The background wall has a mottled appearance with various shades of brown and beige. Overlaid on the upper right portion of the image is French text in a white, sans-serif font.

je suis passée là
trop pressée pour m'arrêter
à l'instant du clic
le reflet du lac d'Argent
dans la mémoire de tes yeux

CE PÉRIODIQUE EST MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS (SODEP). ÉRUDIT, UN CONSORTIUM DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, LE DIFFUSE DANS LA FRANCOPHONIE, PAR ABONNEMENT À UN BOUQUET DE REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES. APRÈS SA PARUTION EN VERSION IMPRIMÉE, LE PÉRIODIQUE EST NUMÉRISÉ EN PDF POUR ACHAT AU NUMÉRO ET À L'ABONNEMENT, AINSI QUE POUR LE PRÊT EN BIBLIOTHÈQUE. APRÈS TROIS ANS DE DIFFUSION, SON CONTENU DEVIENT ACCESSIBLE EN LIBRE SERVICE SUR LE SITE WWW.ERUDIT.ORG. LE PÉRIODIQUE EST INCLUS DANS L'ADHÉSION À LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL (SLL), QUI OFFRE AUSSI L'ACHAT AU NUMÉRO OU À L'ABONNEMENT.



KIOSQUE NUMÉRIQUE

ARTS VISUELS CINÉMA CRÉATION LITTÉRAIRE CULTURE ET SOCIÉTÉ HISTOIRE ET PATRIMOINE LITTÉRATURE THÉÂTRE ET MUSIQUE THÉORIES ET ANALYSES

**Vous pouvez ajouter les revues culturelles québécoises
à votre bibliothèque virtuelle en visitant le site Web
de la SODEP.**

**LA CULTURE
EN REVUES**

SODEP.QC.CA

Conseil des arts
et des lettres
Québec



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

Canada

DANS LA TÊTE DE...

Cette
section
explore
le
processus
de
création,
comme
tout
ce
périodique
d'ailleurs.

Chaque
exemple

qui
suit
aurait
pu

tout
aussi
bien

se
greffer

à
une
autre
section.

Ici
ou
là,
ce
qui

importe
est
que

le
virus
créateur
de
nos

auteurs
passe
dans
votre
tête.

Allons voir comment la poésie naît
ou non dans la tête de Patrick Coppens.

Cherchons des suçons et de la réglisse
rouge dans la tête de Marie Dupuis.

Jonglons avec le million de questions
qu'ont en tête les enfants et Marie-Louise
Gay.

DANS LA TÊTE DE PATRICK COPPENS

Dans son livre d'artiste *Je ne suis pas*, Patrick Coppens clame sa singularité poétique en dessinant à la manière de

CEUX QU'IL N'EST PAS.



PATRICK COPPENS N'EST PAS INGRES
(ET ENCORE MOINS *LA GRANDE ODALISQUE*), MAIS, DIT-IL...

EXTRAITS DE *JE NE SUIS PAS*
ÉDITIONS TRIPTYQUE, PAGES 21, 62

j'étais beau

JE NE SUIS PAS

Si Patrick Coppens aime se définir par « ceux qu'il n'est pas », il n'a pas moins de créativité pour se réjouir de

CE QU'IL N'EST PAS.

Ainsi nous prévient-il dès la première page : il n'est ni un meuble, ni une époque, ni un fruit, ni un grade militaire. Paradoxalement, cela dit, il lance aux lecteurs une invitation à un « jeu des métamorphoses ».

QUE SERIEZ-VOUS...

- SI VOUS ÉTIEZ UN MEUBLE...
- JE SERAIS...

- SI VOUS ÉTIEZ UNE ÉPOQUE...
- JE SERAIS...

- SI VOUS ÉTIEZ UN FRUIT...
- JE SERAIS...¹

- SI VOUS ÉTIEZ UN GRADE MILITAIRE...
- JE SERAIS...

¹ MADELEINE DALPHOND-GUIRAL SERAIT UN **KIWI**.
DÉCOUVREZ POURQUOI DANS LE PROCHAIN NUMÉRO DE CE PÉRIODIQUE.

POUR PARTICIPER AU JEU, RÉPONDEZ À AU MOINS UNE QUESTION, EN 20 À 50 MOTS. IL VOUS VIENT DÉJÀ UNE IDÉE ? AVANT DE LA PERDRE, NOTEZ-LA EN PAGE 80. EXPÉDIEZ VOTRE PARTICIPATION DANS UN COURRIEL TITRÉ « JE SERAIS ». VOUS POURRIEZ VOIR VOTRE TEXTE PUBLIÉ DANS LE PROCHAIN NUMÉRO.

TOURNEZ LA PAGE POUR LIRE DEUX INÉDITS DE PATRICK COPPENS.
DANS LE PREMIER POÈME, IL S'OUVRE LE CRÂNE POUR EN DÉVOILER
LES SECRETS. LE SECOND TEXTE EST L'INTÉGRALITÉ
DE L'EXERGUE POÉTIQUE DE LA COUVERTURE.



TÊTE¹

On m'avait averti : les têtes n'en font qu'à leur tête.

Mais j'ai souvent vécu dans ma tête et c'était plutôt mieux qu'ailleurs, que dehors, sauf au lieudit « La Claire fontaine » que je n'ai d'ailleurs jamais trouvé.

Au fond du couloir murmurant s'ouvrait le placard aux idées et sa goutte de sang, dont la petite clef dorée narguait le bocal de souvenirs à vérifier.

Dans ma tête, c'était un peu exigü mais tiède, parfois pelucheux, et l'enfilade des pièces dites à *traverser* avait tendance à se télescoper à l'arrêt brusque des pensées.

Le prisonnier des haleines, miroir aux trophées, donnait sur un balcon finement ombragé.

Une flèche convexe – car ma mémoire est bonne – tracée à la hâte au charbon, rehaussée de craie blanche, dirigeait le regard vers une enseigne lumineuse qui clignotait faiblement, mais on pouvait encore y lire « Merveilles du monde, autres secrets ».

J'y pense : où pouvait bien être ce petit théâtre de verdure où quelques lutins bavards, en épitoge, essayaient de dévêtir des fées ?

Parfois, ma tête devenait un ballon qui craignait leurs envolées.

Les ballons sont faits pour le ciel, et vos jeunes poignets – pardonnez-leur – n'ont que la trace de la ficelle.

Ballon ou non, la question ne se pose pas, ne se pose plus.

J'ai vécu dans ma tête, si lourde de tous ses instruments et pourtant si légère qu'on pouvait s'y bercer et passer des heures à vanter le moelleux de la collection d'oreillers rêveurs.

Il faut aussi parler des mauvais jours.

Les mauvais jours, une cloche se battait avec l'écho et un train sans passagers arrivait perpétuellement en gare.

Quand ma tête partait en voyage – lune² incassable et ballet des rails – je restais un peu inquiet, tassé, à l'attendre.

Elle revenait, insouciante et frondeuse, ma tête.

Sa joie et son tapage dérangeaient ma mélancolie.

Ma tête, il faut que je la retienne.³

Sa vocation de ballon n'est pas de tout repos.

Pourtant si lourde, quand elle oublie de se poser, doucement sur l'épaule aimée.

Notes de l'auteur

¹ Poème lu au Festival international de poésie de Trois-Rivières, octobre 2013.

² Je ne mets pas de majuscule à lune, ni à terre (page suivante), je n'en mets d'ailleurs qu'à Dieu lorsque je l'invite discrètement à se manifester plus souvent.

³ Faire le geste, la main sur le crâne.

ET VOUS ? ¹

D'un côté, j'appartiens à cette vieille race héroïque et tourmentée, éprise de justice et de partage, capable – selon l'humeur – d'exploits ou d'éclats.

De l'autre, je suis de cette lignée ardente et rêveuse qui fait de la famille, des poètes et des amis, une patrie en fête.

Dieux et statues m'en sont témoins, je suis l'enfant de leurs passions, de leurs caprices et de leurs jeux.

Et le mât de cocagne, pauvre roue de fortune, tourne toutes les têtes maquillées par la faim.

D'un côté, l'or de la terre, le tambour qui tараude, le velours en sous-main, le sang brodeur de nuit.

De l'autre, le ciel des moulins, la source des blés, la frénésie des épis, la lune éprise de l'ornière.

Et quand le torse du destin se bombe de la puissance des songes, on appelle cette hérédité fugace : un bonheur.

Car entre ceux qui survivent, ceux qui veulent changer la vie, ceux qui essaient de changer de vie et tous les autres qui souhaitent seulement prolonger l'embellie, il m'arrive de trouver mon Espace.

Et vous ?

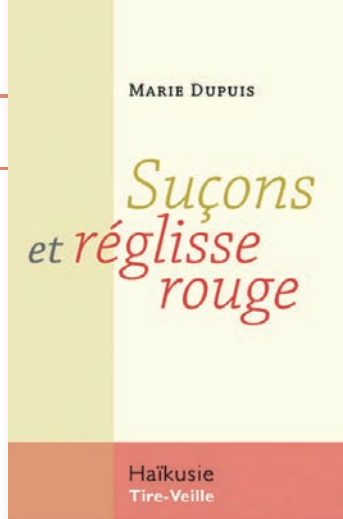
Voici, sur un ton de confiance et de retenue, la démarche qui m'a ouvert les portes de l'édition pour mon recueil *Suçons et réglisse rouge*. Cette démarche ne me semble toutefois ni singulière ni originale.

Sans vraiment savoir pourquoi, j'ai glané, sur une période de dix ans, des rires et des clins d'œil, des bruits et des souvenirs. Ces instants fugaces, je les figeais dans un calepin, sur des bouts de papier, en voiture, dans la noirceur de la nuit, parfois un seul mot suffisait. Puis, sans trop attendre, je convertissais ces idées en haïkus.

Le stade des balbutiements a été long. J'ai lu et relu les enseignements de Dominique Chipot et les recueils d'haïkistes de longue date, mais cela me donnait seulement envie de transgresser les règles. Je me sentais à l'étroit, j'avais de deux pas et reculais de trois. Le doute était tenace ; j'ai alors joint le Groupe Haïku Montréal pour mieux saisir l'essence de cette forme poétique, pour me rassurer et poser des questions aux maîtres. Et j'ai repris un à un tous mes semblants de haïkus, travaillant surtout le matin, avant le réveil des oiseaux.

J'ai découpé cent cinquante poèmes pour les étaler sur une grande table, les grouper par thèmes, les ordonner, les brasser de nouveau, recommencer. Encore et encore. Garder les plus surprenants, les plus attachants, ceux qui respiraient la simplicité du quotidien. En éliminer, hésiter, en éliminer encore. N'en conserver que cent, comme les recueils déjà en librairie. Alors le plaisir a diminué, les exigences de l'édition resserrant l'étau de la réalité. Et là, je me suis interrogée sur mon désir d'être publiée.

Soumis à la directrice littéraire de Tire-Veille, le recueil a été analysé et critiqué. Il ne répondait pas aux exigences de la maison... J'ai alors revu tous les haïkus avec une haïkiste chevronnée et j'ai soumis de nouveau le manuscrit, qui a été accepté. Francine Chicoine m'a présenté un choix de sept titres puisque celui que j'avais choisi ne lui convenait pas... Et elle avait raison. J'ai retenu *Suçons et réglisse rouge* pour le côté coquin et ludique, érotique et surprenant, accrocheur peut-être aussi. On m'avait pourtant appris que les mots d'un titre ne devaient pas se retrouver intégralement dans un livre. J'ai mis de côté cette certitude.



¹ À la recension classique commandée à un critique littéraire, *Entrevous* préfère la narration faite par l'auteur lui-même de son travail de création et de diffusion.

DANS LA TÊTE DE MARIE-LOUISE GAY

et des enfants !

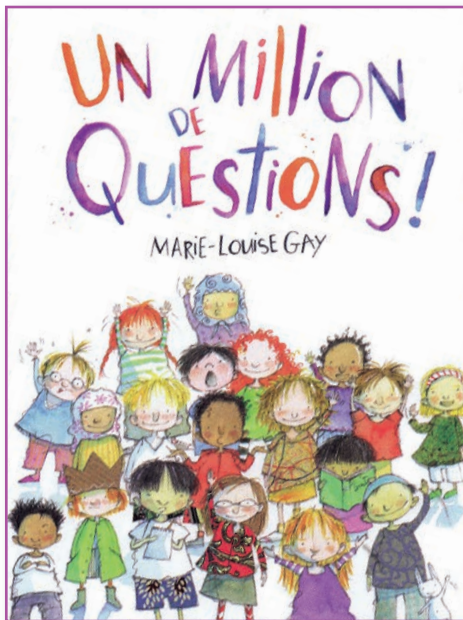
IL Y A

ET IL Y A UNE HISTOIRE
DANS UNE HISTOIRE

celle d'une ribambelle
d'enfants qui rêvent,
tout comme elle,
d'inventer des histoires.



album Dominique et compagnie



L'auteure-illustratrice s'inspire du million de questions que lui posent ses jeunes lecteurs pour expliquer le processus de création d'un livre. Dessins et textes pleins de fraîcheur et d'humour, esquisses, crayonnages, découpages, collages, gribouillages d'atelier et belle palette de couleurs : l'album à offrir absolument à nos petits !

Une question parmi d'autres : **Est-ce que Stella, c'est toi quand tu étais petite ?** Elle lui ressemble. Stella est un personnage inspiré de ses souvenirs d'enfance et de l'observation de ses deux fils, plus « une bonne dose d'humour et beaucoup de fantaisie ». Grâce aux questions des enfants, on apprend aussi que Marie-Louise met souvent plus d'une année à écrire et à illustrer un livre et qu'elle en a créé quelque 70 à ce jour, mais aucun qui ne ressemble à celui-ci. Elle y dévoile ses façons de travailler et confesse sa difficulté à dessiner un cheval qui n'ait pas l'air d'un gros chien aux pattes tordues, et elle admet que si son chat ne vole pas, il essaie au moins une fois par jour ! Elle dit aussi que, parfois, les idées s'approchent à pas de loup et la prennent par surprise, dans son bain, à vélo, à la fenêtre...



L'album est bien plus qu'un jeu amusant de questions et réponses. L'essentiel des pages est consacré aux échanges de la créatrice



avec des personnages d'enfants et des animaux qui peuplent ses albums précédents. Ensuite, les trois enfants ci-dessous l'aident à écrire l'histoire d'un géant qui rencontre une bête féroce.

En somme, ce bel album fait cette démonstration : pour susciter l'inspiration créatrice, il faut trois ingrédients. Lesquels? La curiosité, l'imagination et l'expérimentation. Une recette dont les enfants n'ont pas l'exclusivité!





INTERPRÉTATION vs INTENTION

DES LECTEURS VISITENT UN AUTEUR. UN POÈME INÉDIT EST MIS EN JEU.

LE BUT DE CE JEU ?

DÉMONTRER QU'UN POÈME EST VIVANT

ET QU'ENTRE L'AUTEUR ET LES LECTEURS

IL SE PRODUIT UN ABANDON DU CARCAN DE L'INTENTION INITIALE,

EN ÉCHANGE DE LA LIBERTÉ D'INTERPRÉTATION.

SI LE POÈME RÉUSSIT À TOUCHER LE LECTEUR, L'AUTEUR GAGNE !

MOT DE L'ARBITRE

COLLECTION, UN POÈME DE DIANE LANDRY,
EST MIS EN JEU DANS CE NUMÉRO.

UN APPEL À CONTRIBUTION A PERMIS DE RECUEILLIR
DES PROPOSITIONS D'INTERPRÉTATION DU POÈME.

AVANT DE TOURNER LA PAGE POUR DÉCOUVRIR
LES SIX INTERPRÉTATIONS RETENUES
ET L'INTENTION DE LA POÈTE,
NOUS VOUS INVITONS À VOUS PRÊTER AU JEU
DANS L'ESPACE CI-CONTRE.



POÈME MIS EN JEU • *COLLECTION*

AUTEURE • DIANE LANDRY

je mets en terre
de vieux orages
boucles becs et ongles
des cartes fanées un timbre
intact
des mots qui fument
ma collection très ancienne
de nuages dissipés

• ESPACE POUR VOTRE INTERPRÉTATION •

INTERPRÉTATION DE LA LECTRICE • AIMÉE DANDOIS

Dans ce tableau-poème expressionniste, l'auteure expose l'amertume, les rancœurs et les égratignures qu'elle a remises dans un agenda périmé. S'abstenant d'en diffuser les détails, elle les extirpe de sa mémoire. Elle ne veut plus conserver que le souvenir de situations résolues de façon positive et les mots qui lui permettent d'aller de l'avant.

INTERPRÉTATION DE LA LECTRICE • MONIQUE PAGÉ

Le vocabulaire exprime l'éphémère, le drame et le passé. Reste une certaine nostalgie sous un ciel éclairci. Les mots jadis en feu ne sont plus que braises et cendres. Leur mise en terre préfigure une ouverture à d'autres temps et espaces possibles.

INTERPRÉTATION DE LA LECTRICE • DORIS BRUNET

Au milieu d'un amas d'images violentes et de souvenirs pénibles, existe un noyau lumineux (le timbre intact) où la poète puise la force d'enfouir ce qui lui fait mal et de rétablir ainsi son harmonie intérieure.

INTERPRÉTATION DE LA LECTRICE • CHRISTIANE ASSELIN ROY

Mon cœur est tiraillé, mais il me faut lâcher prise pour embrasser une dernière fois les souvenirs dans lesquels je me perds, enflammer les mots qui font vaciller ma tête et en dissiper les cendres comme un cumulus disparaît dans le vent. Je passe à l'acte. Mon monde s'effondre.¹

¹ Cette lectrice s'est totalement approprié le poème, l'interprétant au « je ».

INTERPRÉTATION DE LA LECTRICE • FRANÇOISE BELU

Dans ce poème, Diane Landry évoque une rupture avec un homme qu'elle a aimé passionnément. Leur vie commune a été ponctuée de scènes orageuses dans lesquelles ils se sont déchirés. Celles-ci sont certes gravées dans sa mémoire avec la date et le lieu où elles se sont déroulées, mais elle a décidé de tourner la page sur ces moments douloureux. Le début du texte annonce la volonté de la poète de ne pas s'abandonner à la rancune avec l'image de la mise en terre et la fin montre qu'elle y est parvenue avec la métaphore du ciel sans nuages.

INTERPRÉTATION DU LECTEUR • JEAN-LUC PROULX

je mets en terre... Là est la clé du poème.

Mettre en terre quoi ? Sa *collection* propre. Un tout ! Et pourquoi donc ? Pour meubler, nourrir, tel un *entrevous*¹, le fond de soi brulant dans la matière noire de son âme éternelle. Un feu intérieur donc ? Oui, inextinguible. Orageux. Désir originel. Il est dit ici : qui contient sa mémoire, contient son avenir. Nuages dissipés.

¹ Sur le concept d'*entrevous*, une citation de Roland Barthes : « Un sémiologue est une personne qui voit du sens là où les autres voient des choses. »



INTENTION DE LA POÈTE • DIANE LANDRY

Après une séquence de ruptures amoureuses douloureuses, je me sens prête à tourner la page. À retrouver la paix et ma sérénité. Je ressasse une dernière fois mes souvenirs, désireuse de mettre « en terre » un passé de discussions orageuses (« vieux orages »), de chicanes futiles (« becs et ongles ») et d'abandons à répétition (« boucles »). Des mots sont restés dans ma gorge, des messages (« des cartes ») n'ont pas été expédiés (« un timbre intact »). Je les relis : éphémères comme les fleurs, mes phrases enflammées (« des mots qui fument ») sont « fanées ». Toutes ces histoires anciennes (« ma collection très ancienne »), comme les « nuages », ont fini par se dissiper. Le temps a éteint l'amour, mais je vais renaitre.

Trouvée sur Internet, cette explication de Serge Doubrovsky : « Quand [les éditions Galilée] m'ont demandé de rédiger la quatrième de couverture, le mot autofiction m'est venu à l'esprit, je ne sais trop comment. Je ne voulais pas créer un nouveau genre littéraire, je tentais juste de définir ce que je venais de faire. [...] Jamais je n'aurais pensé que l'autofiction deviendrait un mouvement important de la littérature française, et même mondiale. »

L'autofiction est le néologisme créé en 1977 par le critique littéraire Serge Doubrovsky, pour qualifier son roman *Fils*.

Le terme est composé du préfixe auto (du grec : « soi-même ») et de fiction. Ainsi, l'autofiction est un récit dans lequel l'auteur dévoile des éléments réels de sa vie, en y intégrant de la fiction.

En d'autres mots, il s'agit d'un récit proche de la vie de l'auteur mais affranchi du pacte autobiographique. Ce genre littéraire s'inscrit sur un continuum allant du simple amusement à la quête identitaire du champ de la psychanalyse.

Les écrits sur l'autofiction suivent la courbe ascendante des autofictions elles-mêmes. Je m'y suis intéressée et, du coup, mon chemin s'est trouvé jonché d'exemples.

Première trouvaille le 4 février dernier, dans l'avion vers Faro, alors que je dévorais le recueil de Gilles Pellerin, *i*² (*i* carré) : plusieurs des nouvelles me laissaient croire qu'il s'agissait d'autofiction, particulièrement « Je me ressemble », où l'auteur donne son propre nom au narrateur.

extrait de la nouvelle, page 58

Il arrive sur moi, visage ouvert, presque hilare – je ne le connais pas. « Stupéfiant ! On vous a déjà dit que vous ressembliez à Gilles Pelletier ? » J'ai l'imprudence de rétorquer qu'en fait mon non ressemble à celui-là. Sa joie augmente d'un demiton : « C'est ce que je voulais dire : Pellerin. »

Il y a si longtemps que je ressemble à tout un chacun, je me suis fait à l'idée. Mais ressembler à soi-même... « Je suis Gilles Pellerin. » L'inconnu hoche la tête, prétend que c'est impossible. Au nom de quoi, j'aimerais bien le savoir. Je ne tarde pas à l'apprendre : « Pellerin est plus jeune, moins gris, moins... » Il ne parle pas explicitement de ma calvitie, bien que ses yeux ne taisent rien. Je serais en somme la forme future de moi-même.

Rejoint au téléphone en avril, l'auteur et éditeur Gilles Pellerin reconnaît avoir assez souvent été confondu avec une autre personne, notamment un homonyme humoriste. Sa nouvelle s'inspire de cette observation, mais l'exploite dans une histoire fictive. « Lorsqu'un auteur s'inspire de son vécu, précise Gilles, il n'écrit pas forcément une autofiction. »

Autre expérience le 25 février à un Rendez-vous du cinéma québécois, pour la première mondiale de *Copenhagen – A Love Story*, du Montréalais Philippe Lesage : une autofiction sur un canevas de scénario qui se veut proche du documentaire, où le réalisateur joue son rôle et cherche à faire un film avec ses étudiants danois.



Avant la représentation, j'ai interviewé Philippe Lesage sur le tapis bleu, curieuse de connaître la part autobiographique de l'aventure : 50 %, a-t-il répondu, avant d'ajouter que les relations personnelles entre ses étudiants contiennent une bonne dose de fiction « pour pimenter le film ».

J'étais lancée... je me suis mise à voir de l'autofiction partout. J'ai lu *Le cœur bleu* d'Aline Apostolska. Fiction ou réalité ? Dans mon état d'esprit, je penchais vers ce que je recherchais.

extrait du récit, page 64

Des bleus sur mon corps. Sur mes seins. Mes bras. Mes cuisses. Des traces de morsures et de pincements volontaires. Faits exprès pour que j'en emporte la sensation avec moi. « Embrasse chaque bleu en pensant à moi », a-t-il murmuré à mon oreille la nuit précédente, une nuit indescriptible, saturée de fulgurances inoubliables et surchauffée de cris stridents.



Rejointe au téléphone en mars, Aline crève ma bulle, mais j'en suis heureuse pour elle : son récit amoureux est « 100 % vrai ». Elle ajoute : « Absolu, inattendu et inespéré ! »

Sur ce, je me rends tout de go en avril, où j'ai découvert dans le roman *Nous*, « un blanc-bec prétentieux », fonctionnaire de l'état civil de surcroît, auquel Nicolas Gilbert, l'auteur, a donné son propre nom.

extrait du roman, page 118

– Vous ne nous avez pas dit votre nom, articula-t-il en s'efforçant de ne pas monter le ton.

– Ah, c'est bien vrai, répondit le fonctionnaire. Gilbert. Nicolas Gilbert.

– Monsieur Gilbert, je ne sais pas si vous vous rendez compte qu'on n'est pas venus ici pour entendre un discours. On a un vrai problème. Un problème qui touche de vraies personnes...



Au téléphone, Nicolas Gilbert a reconnu n'avoir rien de commun avec son personnage. « Il s'agit là d'un simple clin d'œil. » Tiens donc ! cela me rappelle que dans un roman, Gilles Pellerin avait donné son propre nom à un mafieux. « Ce genre de clin d'œil, précise Nicolas, n'est rien de plus qu'une forme amusante d'autodérision. »

Après cela, je me suis souvenue d'un après-midi de l'été 2015, où j'avais croisé dans la rue une célèbre connaissance qui m'avait fait le cadeau d'une autofiction écrite sur place !



Tournez la page pour découvrir l'autofiction de Dany Laferrière.

● LE PROCESSUS DE CRÉATION DE LA CARTE POSTALE

À l'été 2015, je suis animatrice d'un atelier d'écriture de cartes postales fictives, aux Correspondances d'Eastman. J'avais fabriqué moi-même une bonne douzaine de cartes différentes, en lien avec le mot Eastman : le lieu bien sûr, mais aussi un peintre, un illustrateur, un inventeur, un homme fort, un fabricant de vêtements d'aviateurs, un conservatoire de musique, un logo de guitare... Un après-midi, je croise dans le village Dany Laferrière, en auto avec sa femme Maggie. Mon assistante Patricia Renaud l'interpèle et lui propose d'écrire une carte postale sur-le-champ. Il comprend tout de suite de quoi il s'agit, choisit la carte ci-contre dans le lot que je lui propose, et s'exécute avec une plume verte et le sourire qu'on lui connaît !

● LE TIMBRE

J'ai choisi le timbre avec soin : il rend hommage à la nouvelliste Alice Munro, première Canadienne à recevoir le prix Nobel de littérature, en 2013. Le tout premier et seul autre Canadien à avoir eu cet honneur est Saul Bellow, un écrivain d'origine judéo-russe né à Lachine, au Québec, nobélisé en 1976.

● LA MISSIVE

Dans son texte, Dany Laferrière fait référence à son intronisation, alors récente, au sein des « Immortels » de l'Académie française. Il qualifie son enfance en Haïti, que l'on sait « heureuse », pour avoir lu *L'odeur du café*, et « pluvieuse » parce que le pays a une saison des pluies. Les cousines prénommées Léa et Clarisse ? Plausible, mais faux.

Le détail fictionnel qui fait de Dany Laferrière un génie de la répartie est imaginatif à souhait : il a été une petite fille. Le lecteur peut imaginer que ces quelques mots occupent tout le continuum dont je parlais à la page précédente : de l'humour à la quête identitaire. Vrai ? Seul Dany le sait...

L'adresse, elle, nous expédie dans le ciel bleu, où se côtoient le paradis et l'enfer. Écriture surréaliste ? Un autre sujet intéressant...



Jonathan Eastman Johnson (1824-1906, USA)
What the Shell Says – The Lesson with Page

Chère Martine
 Tu m'as toujours demandé
 comment s'est passée mon
 enfance... Elle fut pluvieuse et
 heureuse. Je suis assis sur la
 chaise avec mes cousines Léa et
 Clarisse. À l'époque j'étais une
 petite fille et comme tu vois
 on a plusieurs vies quand on est
 immortel... affection Dany Laferrière

Martine Paradis
 Ciel bleu 630
 rue Enfer
 appartement 6 H3M B1G

Correspondances d'Eastman = Fédération québécoise du loisir littéraire

Chère Martine

TRANSCRIPTION

Tu m'as toujours demandé
 comment s'est passée mon enfance...
 Elle fut pluvieuse et heureuse.
 Je suis assis sur la chaise
 avec mes cousines Léa et Clarisse.
 À l'époque j'étais une petite fille
 et comme tu vois on a plusieurs vies
 quand on est immortel...

Martine Paradis

Ciel bleu 630

rue Enfer

appartement 6

affection

Dany Laferrière

H3M B1G



Danielle Shelton ● Loin du Japon ● processus de création

Mon écriture la plus personnelle – je veux parler de mon style, celui dans lequel je me reconnais et me livre sans guère de retenue – part toujours d'un événement banal qui survient dans ma vie et déclenche un impératif besoin d'exprimer l'enchaînement des souvenirs qui se bousculent alors dans ma tête. Ici, un film regardé par hasard à la télé, l'après-midi de Noël 2015, m'a fait me précipiter dans mon garage pour retrouver une photo de famille de 1988, une illusion de bonheur qui – je le pressentais – allait ramener à la surface plusieurs scènes de mon passé liées par quelques mots cruels que l'atmosphère japonaise du film avait ravivés. Lorsqu'un tel processus de création s'enclenche, je me regarde le vivre sans contrôler le flux des émotions, mais avec un certain détachement. Comme étrangère à moi-même, j'enregistre le phrasé et les images de mes confidences. Ensuite, j'étale les morceaux du puzzle, je réfléchis, je vérifie et précise les faits par des recherches, je modifie, déplace et recommence. Enfin, j'introduis la fiction qui remodèle mon vécu. Je ne me trahis pas, car ma vérité réside dans l'instant où je me déleste du tout.

25 décembre 2015 Je regarde à la télé sur demande « Tokyo fiancée », un film sur le sentiment amoureux, inspiré de « Ni d'Ève ni d'Adam », une autobiographie romancée d'Amélie Nothomb.

3 mars 1997 Tout en faisant le thé sans cérémonie, je réfléchis aux manifestations observables et mesurables du bonheur conjugal, du point de vue de ceux qui croient le vivre et, plus intéressant encore, du point de vue de ceux qui le reconnaissent chez les autres.

16 octobre 1985 Il m'annonce qu'il me quittera lorsqu'il aura trouvé une autre femme. Je pleure, la main sur mon ventre. Il dit que mes larmes font du mal au bébé, que je devrais me comporter en Japonaise et ne rien extérioriser de ma douleur.

3 juillet 1994 Les enfants lui demandent s'il a un cadeau d'anniversaire pour moi, alors il fait ses bagages pour la rejoindre. Il n'attendra pas, dit-il, de mieux connaître cette femme, de peur qu'elle ne le déçoive comme les précédentes.
Je refuserai sa cérémonie de rupture.



« Tout ce que l'on aime devient une fiction. »

Amélie Nothomb
La nostalgie heureuse



1988

« Je ne peux me souvenir des belles choses
sans être attristée. »

longtemps après ce paysage

« Je n'ai jamais été
une fiancée japonaise. »

RENDEZ-VOUS AVEC...

Longtemps, la Société littéraire a désigné ses rencontres d'auteurs par le vocable « café littéraire », mais on n'y sert plus ce breuvage qui glougloutait dans la cafetière pour être prêt à la pause, nous distrayant et nous empêchant ensuite de trouver le sommeil. On boit des jus de fruits et de l'eau de source... les temps changent, mais les rendez-vous demeurent et on en garde désormais la mémoire sur vidéo.

Dans ce numéro, des extraits d'un entretien avec Marc-François Bernier, l'auteur de l'essai *Foglia l'Insolent* – un clin d'œil, a-t-il reconnu, au film *Baumarchais l'Insolent* – et, dans le cadre des Rendez-vous de la Francophonie 2016, une rencontre avec Raymond Cloutier, à laquelle a participé la comédienne Béatrice Picard. En première partie de ce rendez-vous national, le public s'est régalé d'un documentaire de l'ONF sur le français en Nouvelle-Écosse, *Le goût des belvas* [les bleuets].



En relisant Foglia,
j'ai souvent ri
de ses jeux de mots,
de sa mauvaise foi...
J'ai aussi partagé
ses élans lyriques
ou ses indignations
devant les injustices
sociales et la bêtise
humaine.

**Marc-François
Bernier**

auteur de l'essai

**Foglia
'Insolent**

Marc-François Bernier, dans *Foglia l'Insolent*, extrait page 251

Chez Foglia, le style est tout, ou presque. C'est une projection constante au-delà de soi, en y mettant tout ce qu'il y a en soi. La résultante d'une démarche de réflexion et d'écriture qui dévoile plus et mieux dans une économie de mots.

Entrevue

Q Marc-François Bernier, comment avez-vous trouvé le style de votre essai ?

R C'est venu progressivement, je cherchais le ton de mon propos, ni trop intello, ni trop populo. Mon style s'est développé au fil des chapitres, mais aussi après plusieurs mois de lecture de Foglia, de prise de notes et de réflexion. Puis à la fin de la première écriture, j'ai repris le tout pour avoir un rythme et un style uniforme tout au long de l'ouvrage. Je mélange son œuvre, sa vie, quelques notions historiques, quelques petits enseignements sur le journalisme et beaucoup de passion pour le vélo !

Marc-François Bernier, dans *Foglia l'Insolent*, extrait page 311

Foglia sait combien ses trouvailles littéraires sont appréciées d'un certain lectorat, qu'il se plaît à satisfaire...

Marc-François Bernier, dans *Foglia l'Insolent*, extrait page 310

Aussi, il se montre occasionnellement [...] lyrique ou poétique, ce qui constitue une autre façon de servir la culture sans en faire un objet de discours. [...] les paysages l'inspirent [...]

Exemple, extrait d'une chronique de l'an 2001 parue dans *La Presse*

Ce qu'il y a de plus beau dans ce paysage c'est qu'il n'attend personne. Une vallée, un ciel, un silence, une odeur de bouse, rien que cela, pas un hôtel, pas un truc, pas un machin, pas une seule concession à l'amusement des touristes. Quand on traverse ce paysage-là il se referme derrière nous comme la mer.

Autre exemple dans une chronique de 1992, dans une campagne du Vermont

Les belles et grandes maisons au centre de leurs parterres bien peignés suggèrent une qualité de vie faite de grands pans d'ennui cloués au rebours du temps par des petites vertus tenaces, des soirées de répétition avec la chorale à l'église anglicane, ou de bénévolat à la *library* municipale...

Et ce paysage urbain, dans une chronique de 1981

La nuit, la ville ne s'offre pas, elle se referme dès qu'on tourne le coin de la rue et rumine dans notre dos des rumeurs vaguement hostiles.

Entrevue

Q Rêvez-vous occasionnellement, dans l'exercice de vos fonctions de journaliste ou de professeur, de tels habits de lettré ?

R Je crois que ça peut m'arriver, et peut-être que c'est pour le faire que je me suis permis des escapades comme mes livres sur Pierre Foglia et Jean-Pierre Ferland. À mon grand étonnement, on m'a félicité souvent pour la qualité de mon écriture. J'ai de la sensibilité pour le style littéraire et poétique, pour la chanson aussi, quand les auteurs savent évoquer des choses, des êtres et des émotions autrement qu'en les énonçant bêtement. J'ai beaucoup appris avec les Brassens, Ferré, Ferland, Vigneault... J'aime quand on a fait un effort, quand on se montre économe de mots pour me faire partager l'univers mental d'un créateur.

Marc-François Bernier, dans *Foglia l'Insolent*, extrait page 309

Foglia dit apporter en voyage un livre de poésie d'Anne Hébert, dont il citera quelques vers de temps à autre. Il est l'un des très rares journalistes à oser émailler ses chroniques de propos sur la poésie.

Marc-François Bernier, dans *Foglia l'Insolent*, extrait page 311

[...] parfois, Foglia commet des métaphores personnelles sur la poésie, comme pour "se donner en représentation, pour épater", ou "chercher en lui-même quelque formule qui pourrait émouvoir ou faire sourire".

Exemple, extrait d'une chronique de l'an 2000 parue dans *La Presse*

Et l'horizon est d'encre et de nuit. Ce que cela veut dire ? Rien. C'est de la poésie. Il n'y a pas de fer dans la poésie, comme dans les sardines. Par contre, il y a du phosphore dans la poésie ; c'est pour cela qu'elle illumine mon vieux cœur qui s'obscurcit. Ah ah. Je vous en remets une petite louche ?

Entrevue

Q Quels genres de livres voyagent avec vous ?

R La réalité m'intéresse plus que la fiction. Je lis souvent des ouvrages savants, pour le travail, mais pour mes lectures de fin de soirée, partout, chez moi comme dans toutes les chambres d'hôtel de la planète, je choisis avec attention des essais et des biographies de personnages importants politiquement, ou de journalistes qui ont eu en même temps des carrières littéraires, et parfois un philosophe : Mitterrand, Parizeau, Colette, Mandela, Edgar Morin... J'aime bien aussi les récits historiques, comme la trilogie de Ken Follett sur l'histoire du 20^e siècle. Il faut croire que je ne suis pas docteur en sciences politiques pour rien...

Marc-François Bernier, dans *Foglia l'Insolent*, extrait page 302

Foglia est un lettré sans être un intellectuel [...]. Pour les intellectuels patentés, Foglia est un charlatan.

Marc-François Bernier, dans *Foglia l'Insolent*, page 305, citant une chronique de 2007

Pour Foglia, être cultivé, c'est un moment de participation à un discours, l'occasion de se trouver "en présence de mots, de sons, de formes qui viennent nous arracher au quotidien, aux habitudes [...], à la consommation de la culture".

Marc-François Bernier, dans *Foglia l'Insolent*, extrait page 315

Foglia refuse le statut de critique littéraire, mais chacune de ses chroniques favorables a, pour l'auteur heureusement élu, un effet de vente indéniable.

Entrevue

Q Pour qui avez-vous écrit *Foglia l'Insolent* ?

R D'abord pour moi. Ce projet m'habitait depuis des années et la meilleure façon de m'en libérer était de le réaliser. Je l'ai fait aussi pour ceux qui l'aiment, veulent le retrouver, le comprendre mieux, voir ses lignes de force et ses faiblesses. Puis pour mes étudiants en journalisme. De façon plus générale, j'espère avoir réussi à créer un ouvrage qui a le potentiel d'insérer dans notre histoire culturelle l'œuvre de Pierre Foglia ; l'avenir le dira. J'aimerais que ce livre trouve sa place dans des foyers québécois comme ont pu le faire *Les Insolences du Frère Untel* il y a cinquante ans. Même si les deux personnages sont radicalement différents, ils ont la même volonté de nous dire de nous dépasser, de ne pas accepter la médiocrité.



CHAPEAUTÉS PAR LA FONDATION CANADIENNE POUR LE DIALOGUE DES CULTURES, LES RENDEZ-VOUS DE LA FRANCOPHONIE S'INSCRIVENT DANS LES ACTIVITÉS ENTOURANT LA JOURNÉE INTERNATIONALE DE LA FRANCOPHONIE, ORGANISÉE ANNUELLEMENT PARTOUT DANS LE MONDE, LE 20 MARS, POUR PROMOUVOIR LA LANGUE FRANÇAISE ET SES MULTIPLES EXPRESSIONS CULTURELLES.



MAISON DES ARTS DE LAVAL • 2016.03.15

- ENTREVUE DANIELLE SHELTON
- LECTRICE BÉATRICE PICARD
- VIDÉO DE L'ENTREVUE SIMON PARADIS – AIRE LIBRE

• INVITÉ **RAYMOND CLOUTIER**

Il est homme de théâtre, de cinéma, de télévision, de radio. Il est metteur en scène, enseignant, romancier, essayiste, gestionnaire culturel et mentor.

Il parle dans les pages suivantes du **GRAND CIRQUE ORDINAIRE** et de ses deux œuvres romanesques, **UN RETOUR SIMPLE** et **LE MAÎTRE D'HÔTEL**.

Ses livres, Raymond Cloutier en a racheté les droits et les inventaires après la vente de Lanctôt éditeur aux Éditions des Intouchables, leur épargnant ainsi le pilon. L'auteur a conclu ensuite une entente de distribution avec le réseau de librairies Renaud-Bray.

PLUS DE CONTENUS DANS LA VIDÉO DONT LE LIEN EST DANS LE SITE WEB DE LA SLL.



— En 1968, au Conservatoire d'art dramatique, on nous offrait de jouer des textes français. Le directeur refusait qu'on joue des textes québécois. Ça augmentait notre révolte et notre difficulté de faire un théâtre qui parlait de nous.

— L'année qui a suivi ma sortie du Conservatoire, j'ai vécu à Grenoble une expérience fondatrice du Grand Cirque ordinaire : *Antigone* de Sophocle par le Living Theatre¹ de New York. Pas de décor, pas de costumes, pas d'accessoires. Donc, il était possible de faire un théâtre extrêmement pauvre, extrêmement dépouillé, et de donner aux spectateurs assis dans la salle des signes pour qu'ils créent eux-mêmes les images et la scénographie et, quel que soit leur niveau d'éducation, de culture et de connaissance de la pièce, de faire en sorte qu'ils comprennent ce que les acteurs sont en train de dire.

— À mon retour d'Europe, j'ai ramassé quelques amis et on a fondé une troupe coopérative. On était tous dans la mouvance de la contre-culture hippie de la fin des années 1960, ajoutez quelques édulcorants et vous avez un peu le portrait... On est partis de rien un 13 novembre et trois semaines après, on était portés par une vague. On a joué 250 fois *T'es pas tannée, Jeanne d'Arc*, la toute première création



collective de l'histoire du théâtre au Québec. Au début, on a improvisé, improvisé... mais après trois mois, le spectacle était complètement en boîte, fixé. On aurait pu improviser encore, mais on ne le faisait plus. On n'a jamais écrit le spectacle, sauf les chansons, mais un document existe : trente ans plus tard, une membre du groupe a transcrit un enregistrement sonore d'une représentation sur scène et on a publié le texte², sans le ton, l'atmosphère...

— Il y a eu un documentaire aussi : *Le Grand Film ordinaire*, qui a eu beaucoup de succès. Roger Frappier nous a suivis en tournée pendant deux mois. Sa caméra était dans nos chambres d'hôtel, partout... Au montage, il n'a gardé que la partie politique de ce qu'il a tourné, ce qui nous a déçus parce qu'il aurait pu faire un film beaucoup plus intime. La base de notre travail, c'était de raconter notre vie.

¹ Le Living Theatre est une troupe de théâtre expérimental libertaire créée en 1947 à New York par Judith Malina (1926-2015) et Julian Beck (1925-1985).

² Reconstitution du spectacle par Guy Thauvette, éditions Les herbes rouges.

On se sentait un peu comme dans une commune, des couples se faisaient et se défaisaient... c'était très compliqué. Et parce que sur scène nos personnages se nourrissaient de notre existence réelle, de notre vie de coulisse, on a atteint une réalité outrancière rare, désarmante et très drôle. Le Grand Cirque ordinaire a été un grand moment de ma vie.

EXTRAIT DE L'ENTREVUE
DE RAYMOND CLOUTIER
DANS LE NUMÉRO 5 DE
CAHIERS DE THÉÂTRE JEU

— Le Grand Cirque ordinaire n'a pas marqué la culture québécoise... pas comme Tremblay a marqué son époque... pas comme Charlebois... comme Vigneault.

Tout le monde, dans le Grand Cirque, sentait le côté éphémère d'un théâtre foncièrement oral : une balloune dans laquelle on mettait tout notre sang, notre plaie, nos plus belles affaires... Je pense qu'on est la génération d'un rêve brisé.



RAYMOND CLOUTIER A RETRACÉ,
COLLIGÉ ET PUBLIÉ CHEZ LANCÔT
LES TEXTES CHANTÉS DU GRAND
CIRQUE ORDINAIRE. PARUTION 2003

EXTRAITS DE L'ENTREVUE DES RENDEZ-VOUS DE LA FRANCOPHONIE

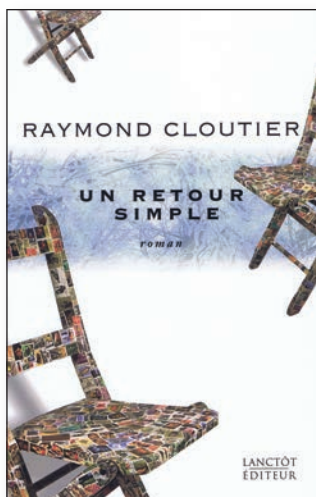
— Je ne me souvenais pas avoir exprimé cela de façon aussi précise. Je suis assez étonné. Je basais l'analyse sur le « Dream is over » de Bob Dylan. C'était comme si après avoir imaginé un paradis magique, on se réveillait le lendemain du party, sur le trottoir, dans la vraie vie. Et cette vraie vie-là a peut-être été mieux exprimée par Michel Tremblay. Chose certaine, elle a été inscrite dans la mémoire collective par des films, par ses romans et ses pièces qui ont été jouées sans arrêt.

— Lire du théâtre, quelques personnes le font, mais pour exister vraiment, une pièce doit être jouée. J'ai vu le Théâtre national de Londres au cinéma de Cowansville, celui du Metropolitan à Sherbrooke. Pourquoi pas une production de notre Théâtre du Nouveau Monde à Gaspé ? Le Québec n'est pas rendu là et beaucoup de notre culture est partie, tombée dans notre patrimoine oublié. On a les moyens technologiques de tout conserver et on ne le fait pas. C'est triste...

Je n'avais envie ni de rentrer chez moi ni de rester planté là sur ce coin de rue achalandé, mais plutôt de marcher sans arrêt pour que la vie me quitte au milieu d'un pas. J'irais alors m'asseoir sur ce gros nuage, comme on s'assoit sur une vague, et je déferlerais pour l'éternité, débarrassé de cette obsédante oppression, de ce poing enfoui dans mon thorax exaspéré.

Une percée de soleil voyageant tel un projecteur de poursuite me fait redresser la tête, me force à boire une longue gorgée d'air. L'érable et le tilleul inondés de lumière lançaient leurs feuilles jaunies, brunies, rougies, certaines toutes parfaites qui tournoyaient longtemps avant de se déposer et d'autres ravagées de verrues, saccagées, mal formées, mal tournées, qui piquaient au nez. Là non plus tout n'est pas égal. On le sait, mais de se le faire mettre sur le nez par une feuille blessée qui atterrit dans votre main, cela remet un peu le reste en perspective. J'ai refermé mes doigts sur sa tige.

La Coréenne plaçait ses citrouilles par ordre de grandeur. Elle me salue d'un grand sourire en penchant sa tête, abaissant son regard vers le sol jonché de courges. Chaque fois qu'elle me fait le coup, lorsque j'entre ou sors de son commerce de fruits et légumes, je me réconcilie avec l'existence. Accepte, bonhomme, cesse de résister. Regarde cette vieille dame, les mains usées, le visage signé, tracé, véritable carte routière de mille ans de marche, qui prend le temps d'une révérence, qui te donne un moment de sa vie pourtant si occupée. Alors je fais de même, le temps s'arrête et je reçois le courage, la patience et la légèreté de l'être.



PARUTION 1998

EXTRAIT DE L'ENTREVUE SUR LE PROCESSUS DE CRÉATION

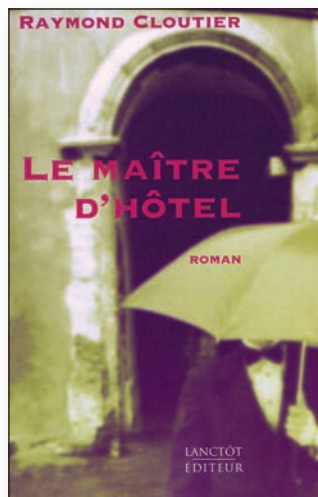
C'est un roman que j'ai improvisé. C'est drôle d'y repenser... Je vivais dans Notre-Dame-de-Grâce, alors j'ai planté un gars au coin de Monkland et Girouard. Il a commencé à marcher, il a vu les filles du couvent Villa Maria sortir à cinq heures, il a traversé la rue et il est entré dans une maison. Il était chez lui. C'était l'hiver du verglas, alors il y avait du verglas dans Montréal et des pannes de courant. À un moment, j'ai fait voyager mon gars à Cracovie où je venais de tourner *Ces enfants d'ailleurs*¹. De là, il a fait un retour simple vers sa vie d'avant. En somme, je mettais mes personnages là où j'allais et je les laissais y vivre.

¹ Un roman d'Arlette Cousture. L'adaptation pour la télévision a été coscénarisée par Claude Fournier et réalisée par Jean Beaudin. Raymond Cloutier y interprète le rôle de Tomasz Pawlowski, le père du jeune héros.

Paulo fixa la porte du véhicule d'où surgissaient les onze occupants, colorés, souriants, tous séduits par la beauté des lieux. Démêlant leurs bagages respectifs déposés sur l'asphalte déjà chaud, ils piaillaient dans une langue que Paulo n'avait pas entendue depuis des années. À choisir, il aurait préféré ne pas confronter ses démons, ne pas se soumettre à cette épreuve. Il avait toujours su qu'il ne pourrait reporter indéfiniment la rencontre avec son passé lointain. Si vraiment sa transformation était accomplie, c'est maintenant qu'il le saurait. [...]

Paulo remarqua tout de suite la différence entre ces jeunes venus travailler et les autres touristes qui visitaient le pays. Ils se déplaçaient rapidement, posaient des questions pratiques immédiatement. [...]

Paulo frissonna. Cela ne pouvait être, ne devait être, c'était impossible, improbable ! [...]



EXTRAIT DE L'ENTREVUE SUR LE PROCESSUS DE CRÉATION

Mon père était maître d'hôtel. Une vie dissolue, un alcoolique achetant un hôtel après l'autre, un gars de party assez gentil... Il est mort à quarante-huit ans, empoisonné dans la réserve faunique de Saint-Donat où il travaillait. Il avait mangé deux côtelettes saignantes d'un ours tué par des clients. L'ours s'était nourri dans les vidanges et avait la trichinose, la maladie des porcs.

J'avais alors 22 ans et je ne croyais pas à cette mort. Longtemps, j'ai vu mon père dans les rues. Il avait tellement de dettes et il détestait tellement ma mère, que j'en étais venu à m'inventer un scénario dans lequel il avait orchestré sa disparition. Je le pensais à New York.

J'ai voulu en faire un film. Je n'ai pas réussi à obtenir du financement, alors j'ai écrit le roman. J'ai fait réapparaître mon père à Cuba où j'avais tourné avec mon fils Émile le film pour enfants *Mathusalem*. Le roman s'ouvre dans le petit hôtel où j'avais logé. Il sort une fesse de porc du fourneau. Un comédien arrive à l'hôtel. Le père reconnaît le fils qui, lui, ne le reconnaît pas. Ils vivent ainsi en parallèle, le père prenant soin du fils, cherchant à réparer, en quelque sorte, vingt-deux années d'indifférence.

Je suis particulièrement content de cette fiction qui a comme point de départ mon obsession. Quand tu as eu de quelqu'un ce que tu devais avoir, tu as de la peine, mais tu ne veux pas le retenir. Moi, je n'ai pas été capable de me séparer de cet homme qui a été mon père parce qu'il ne l'a jamais vraiment été.

LA LITTÉRATURE EST PARTOUT...

AU CONCERT

AU JARDIN

AU CINÉMA

AU THÉÂTRE

Cette section est alimentée par trois formules d'invitation dans l'environnement culturel.

La première formule offre à un organisme professionnel ami une contribution littéraire dans une ou plusieurs activités de sa programmation régulière. Dans ce numéro, la littérature s'invite au **CONCERT** dans le cadre d'un partenariat conclu par la Société littéraire avec l'Orchestre symphonique de Laval.

La seconde formule investit un espace qui intègre du littéraire. La visite peut être physique, virtuelle ou livresque. Dans cette première livraison, un catalogue d'exposition révèle les secrets poétiques d'un **JARDIN** chinois.

La troisième formule s'intéresse au carnet culturel de Laval, de sa couronne et même au-delà. La Société littéraire sélectionne des manifestations multidisciplinaires qui comprennent un volet littéraire et y mandate ses reporters. Pour ce numéro, ils se sont invités au **CINÉMA** et au **THÉÂTRE**.



La Société littéraire de Laval a offert à l'OSL des mini-récitals de poésie lors de trois concerts de la série Les chambristes, à la chapelle du Mont-de-La Salle.

Les auteurs ont reçu un cachet de l'UNEQ, dans le cadre du programme Tournées-rencontres, financé par le Conseil des Arts du Canada.

Les textes poétiques ont été choisis par les poètes et Danielle Shelton.

2015.11.14

SUBLIME ALTO !

JUTTA PUCHHAMMER-SÉDILLOT **ALTO** ARIANE BRESSE **VIOLON**
 VALÉRIE BELZILE **VIOLON** JULIE DUPRAS **ALTO** THÉRÈSE RYAN
 VIOLONCELLE

PROGRAMME MUSICAL DVOŘÁK BEETHOVEN HAENDEL SMETANA

PROGRAMME POÉTIQUE VIOLAINE FOREST

EXTRAIT DE **MAGNIFICAT** • ÉDITIONS MÉMOIRE D'ENCRIER

comment écrire
 ce qui se porte comme une joie
 comme un soulagement
 comment l'offrir sans dire un mot de plus
 ce petit miracle
 qui survient en chacun de nous
 quand on fait silence

mille ans de solitude
 ne peuvent détruire la beauté
 d'une seule cathédrale

et si je t'écris petit
 cette enfance manquée
 au bout des doigts retiens
 la colère qui gronde

comme un enfant malade
 qui ne sait pas encore
 qu'il aura de la fièvre et qu'on le bercera
 la nausée est facile
 à découdre le jour
 d'un clocher à l'autre
 le poids du bourdon
 quand le tympan éclate
 que tu t'ensevelis
 par les interstices de la douleur
 surgit ta plainte
 et si tu ne peux détourner la tête
 reste sur le bord
 ta seule liberté
 est de fermer les yeux
 et de garder les larmes
 en périphérie de la chute

pour que ça arrête
 il aurait fini
 par t'entendre
 je veux dire par cela
 qu'on se comprenne bien
 un seul mot....

La fougue t'a prise au lever
 le ciel criait de joie
 Tu dances tête en bas
 les doigts dans la poussière
 tu traces des spirales
 les membres défaits

Héliopolis renaît
 On dirait le printemps
 sur le corps des oiseaux

*C'est l'histoire d'une vie
 C'est la mort qui raconte
 le chant profond des pierres
 le calme du courant
 quand elle touche le fond
 C'est Ulysse qu'elle attend
 ça se voit à son chant!*

*Vénus et la mer
 toute la ville en flammes
 J'entends monter la garde!
 Dans la chambre des ours
 tu retiens ma peine tu accordes
 ma rage au chant des héros
 Nothing will drive us away
 Demain sera plus beau
 petite reine je jure
 ce n'est rien
 une branche
 seulement
 a craqué*

Gorgée dans les deux sens la terre était fendue
 C'était l'été de toutes les eaux
 on dormait seul la nuit
 tant se tordaient les draps aux sueurs des femmes

J'ai commencé ici
 cette fugue du ciel
 J'aurai appris la mort
 cette note parfaite
 que les oiseaux atteignent
 en mourant
 un seul grillon
 nous remet sa peine
 son chagrin
 est immense

et si je te fais pleurer
 dis-moi pourquoi
 cela te fait du bien

2016.02.13

DUOS ET DUELS

ANTOINE BAREIL VIOLON VALÉRIE MILOT HARPE

PROGRAMME MUSICAL ENNIO MORRICONE THOMAS RAJNA

PAUL SIMON MANUEL DE FALLA R MURRAY SCHAFER

ET DES AIRS TRADITIONNELS

PROGRAMME POÉTIQUE ANTONIO D'ALFONSO

INSPIRÉ DE SON RECUEIL L'AUTRE RIVAGE • ÉDITIONS DU NOROÎT

JE SUIS DUEL

J'écris sur ce qui ne me regarde pas. Sur ce qui ne cesse de me « regarder ». Ce qui ne cesse de m'épier, de me scruter comme si j'étais un bandit, un traître.

Je suis debout devant un tribunal invisible, celui qu'on a mis dans ma tête.

Il y a beaucoup de solitude autour de moi, trop de solitude en moi. Je suis un être sexué qui volontairement met en question son rôle d'homme dans sa communauté. Voilà le mot clé qu'on voulait entendre sortir de ma bouche. De quelle communauté parlé-je ?

« Comunità : Insieme di persone appartenenti allo stesso gruppo etnicoculturale : le comunità italiane in America ».

Je sors de ma « comunità » pour aller où ?

Je sors de ma « comunità » lorsque je te parle en français, mon amour. Je sors de ma « comunità » lorsque j'apprends l'anglais, my love. Je sors de ma « comunità » lorsque je parle l'Italien que je suis, amore mio.

Je suis ce que je suis et je me défends.

Je suis celui dont on ne veut pas chez soi. Sortir, c'est s'offrir, souffrir, mais surtout se donner ; c'est commencer un commerce d'échange. C'est ce désir d'échange qui m'a poussé à écrire, à écrire en français, en anglais et en italien.

Mon appartenance est bien internationale : anthropographique plus que géographique. Le territoire aujourd'hui n'est pas une question de terre – je ne suis pas le paysan qu'étaient mon père et ma mère. Je suis urbain, d'une urbanité précise, une urbanité construite à partir de matériaux mis à ma disposition par l'histoire des peuples.

Je suis de mille personnes, de mille imaginaires. Je suis de l'ici, avec tout ce que cette notion comprend, de l'ailleurs, avec tout ce que cette notion comprend. Je vis de certitudes imparfaites et de mes contradictions. Je suis duel.

Je ne suis pas un melting pot. Je me mélange à tout, je suis une identité impure. Je sens (au sens de sentir et d'odeur).

J'écris et me donne tel que je suis. Je prie pour qu'il n'y ait pas de guerre entre l'ici et l'ailleurs ; je ne veux mourir ni pour l'un ni pour l'autre. L'écrivain n'est pas un soldat, mais un guerrier de sa culture et du partage. Je t'offre de nouvelles références, une autre vision de la vie d'ici et d'ailleurs. Je suis une autre voix qui vient par un autre chemin.

Où commencer ? Puis-je écrire « je » sans être taxé d'égoïsme ? Par quoi doit-on commencer ? Dans quelle langue écrire ? Dans quel monde entrer ? À qui veux-tu parler ? Quel est ton public ? Une jeune fille de dix-neuf ans ? Un homme dans la quarantaine ? Le vent qui te caresse le visage ? Est-ce ce début que je cherchais ? La propagande est but de tout art : sur quelle côte se trouvent la gauche et la droite ? Où commencer ? Dans ce paysage ? Un seul moment vaut-il tout l'effort et la concentration pour ne pas l'oublier ? La nourriture, le dialecte, le peuple ? Où commencer ? Et quand entres-tu en jeu ?

2016.03.26

CLASSIQUES DU JAZZ

ALAIN TRUDEL **TROMBONE** GENE DINOVI **PIANO**

PROGRAMME MUSICAL PIÈCES DU RÉPERTOIRE AMÉRICAIN
DE LA CHANSON (THE GREAT AMERICAN SONGBOOK)

PROGRAMME D'APHORISMES POÉTIQUES JOSÉ ACQUELIN

COLLAGE D'EXTRAITS DE **L'OISEAU RESPIRABLE** ET

LÀ OÙ FINIT LA TERRE • LES HERBES ROUGES

PERSONNE NE SAIT QUE JE T'AIME • PLANÈTE REBELLE

L'OISEAU RESPIRABLE

- si la cage est ouverte
et que l'oiseau reste dedans
peut-on s'en prendre à la cage ?
- les oiseaux ne prennent pas la liberté
qu'on rêve qu'on prendrait
si on avait des ailes
- les oiseaux sont des paroles de l'air
des mains libérées de leurs gestes
- chaque main est une moitié d'oiseau
joignez-les et vous comprendrez le vol
- chaque oiseau a toujours plus d'équilibre
en vol que sur un fil
- depuis que les oiseaux chantent,
chacun sait que le vol est une joie
de la conscience.
- les oiseaux vont se reposer quand la lumière s'en va
- il y a toujours quelqu'un
qui nourrit un oiseau inopiné
histoire de mieux voir celui qui est en lui
- il y aura toujours un oiseau dans le nuage ouvert

LE CIEL

- il n'y a pas de fenêtre sans mur
sauf le ciel et encore
- tous les jours on peut voir des montagnes
voler dans le ciel
- le ciel n'est pas le même quand la terre s'élève
- on sort de chez soi
parce qu'on a besoin du ciel
même si on ne le sait pas
- rien ne nous empêche de basculer dans le ciel
- l'ego est lent quand le cœur
est clair comme un verre de ciel
- le ciel entre par les portes
comme tout le monde
- le briquet d'une étoile s'allume
ou s'éteint quand on s'en va
mais de tout ce qu'on a vécu
il reste toujours le ciel
- parlez au Soleil s'il n'y a personne d'autre
- et si l'arbre à nuages passe : faites un vœu

UN JARDIN EST UNE POÉSIE VISUELLE

RECHERCHE ET RÉDACTION DANIELLE SHELTON

Extraits (p. 38, 39, 104) de *Environnement quotidien en Chine*,
une publication de 1982 du Centre de création industrielle /
Centre Georges-Pompidou, pour une exposition réalisée
avec la Société d'architecture de Chine.
Beau livre offert par Céline Petit-Martinon, membre de la SLL.

Dans un jardin chinois, « la composition “montagne, eau, arbres et rochers”, par exemple, est utilisée pour séduire l'esprit du promeneur, lui donner l'impression d'être en pleine nature et le baigner dans une atmosphère poétique. Cette valorisation de la nature qui transforme le jardin ainsi aménagé en poésie visuelle constitue la quintessence de l'art des jardins traditionnels chinois. »

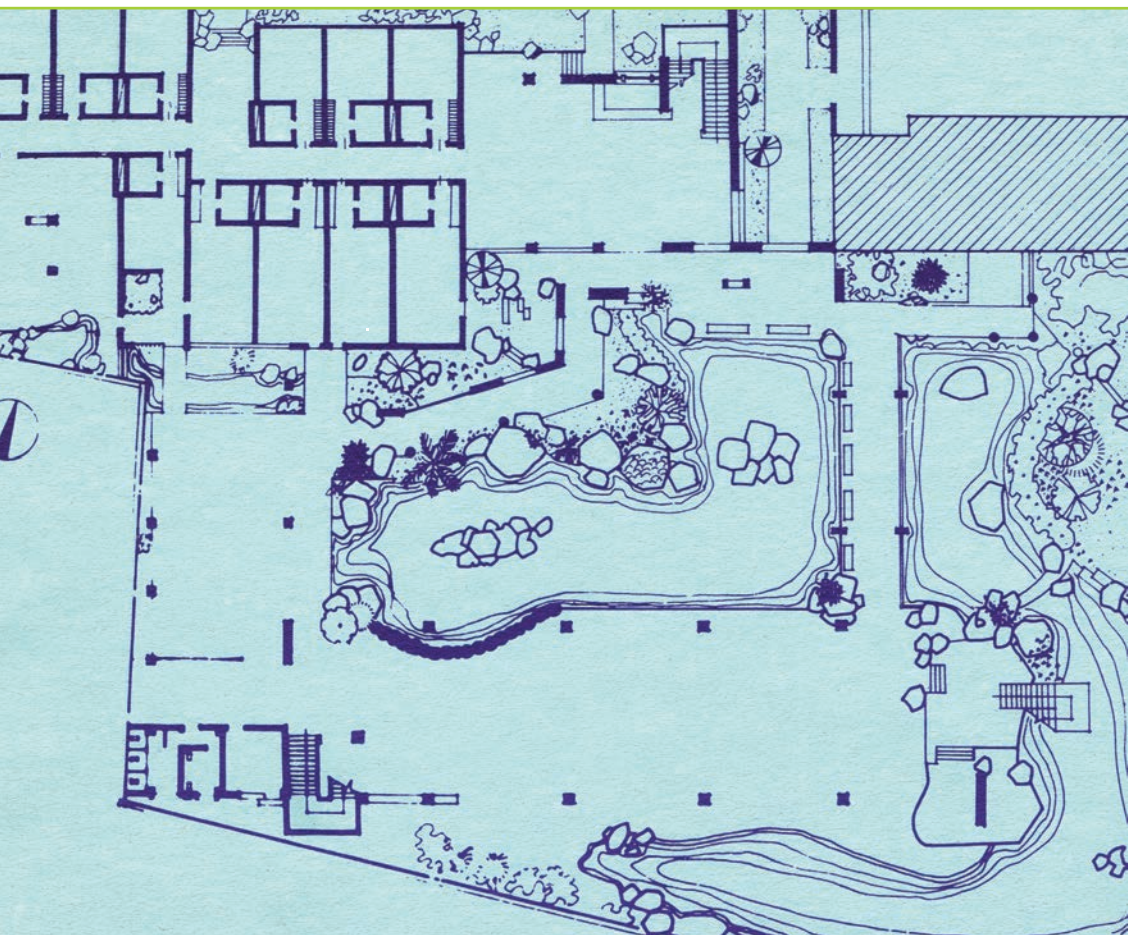
« Le jardin chinois est un lieu d'illusions, de métaphores permettant “de voir le petit dans le grand, le grand dans le petit, le réel dans l'illusoire, l'illusoire dans le réel”. Créer un jardin chinois, c'est “empiler des montagnes et creuser des étangs” : les rochers et l'eau, le *yang* et le *yin*, le soleil et l'ombre, le rugueux et le lisse ; une nature pittoresque et sauvage, mais miniaturisée et rassurante. »

« Tout est métaphore : les portes rondes sont “portes de la lune”, ou fleurs, ou coquillages ; les chemins sont “méandres du chat qui joue” ; les rochers érodés par un long séjour dans l'eau sont animaux sauvages ; les balustrades sont “fleurs de glace” comme le givre sur la vitre. »

« AU MILIEU DES BAMBOUS RÈGNENT
LE CALME ET LA SOLITUDE.
JE ME RÉFUGIE DANS LA CABANE DE PIN. »

Ce poème chinois anonyme a inspiré l'aménagement du jardin de la dernière cour de la résidence Baiyun de Canton, où l'on a planté des bambous au bord d'un ruisseau et construit un kiosque dont les colonnes et la toiture imitent l'écorce de pin.

Ci-dessous, le plan d'un autre jardin poétique, celui de l'hôtel des Thermes, aménagé selon le « principe de changements graduels et successifs », et où « le regard se promène sur des bambous et des palmiers, tandis que des sources murmurent entre les rochers ».



Paul à Québec



FILM DE
INSPIRÉ DE LA BÉDÉ DE

FRANÇOIS BOUVIER
MICHEL RABAGLIATI

SYNOPSIS

LE BEAU-PÈRE DE PAUL
SOUFFRE D'UN CANCER
EN PHASE TERMINALE
ET SA FAMILLE AIMANTE
L'ENTOURE JUSQU'À LA FIN.

SOURCES D'INFORMATION

LA BÉDÉ
LE FILM
LE PUBLIC DU CINÉ-CLUB
LE RÉALISATEUR
LA REVUE DE PRESSE INTERNET

AVANT LA PROJECTION, CINQ SPECTATEURS
RÉAGISSENT À LA BÉDÉ QU'ON LEUR MONTRE.

- « J'ai déjà acheté la bédé, mais je la lirai
après avoir vu le film ; si je la lisais avant,
j'aurais peur d'être déçue par le film. »
- « J'ai lu la bédé, alors je viens voir le film ;
quand un film s'inspire d'un livre,
je préfère toujours le lire avant. »
- « Mon frère a la bédé ; je la lirai peut-être,
si le film éveille ma curiosité. »
- « Je n'aime pas les Paul, ni les bédés
en général, mais j'aime ma blonde
qui aime les Paul et les bédés en général. »
- « J'ai amené mon mari et mes enfants voir
le film ; c'est ma façon d'encourager
les auteurs québécois. »

CINÉ-CLUB DE LAVAL
SALLE ANDRÉ-MATHIEU • 2015.11.30

APRÈS LA PROJECTION, LE RÉALISATEUR FRANÇOIS BOUVIER
S'ENTRETIENT AVEC UN ANIMATEUR
ET RÉPOND AUX QUESTIONS DU PUBLIC.

« Michel Rabagliati, explique François Bouvier, m'a téléphoné pour me proposer de faire un film de sa bédé *Paul à Québec*, parue à La Pastèque. On a travaillé ensemble le scénario, encore et encore. Heureusement, le projet a été refusé trois fois : après douze versions, on a fait un meilleur film que si on avait eu plus tôt la subvention. »

L'auteur et le réalisateur ont coscénarisé le film, « épluchant la bédé, retenant, écartant, conservant le drôle, le tendre, créant une saveur ».

Contre toute attente, Paul est dans la bédé un personnage effacé. Pour le film, les coscénaristes se sont autorisés des petites libertés modifiant le récit original pour « donner à Paul de l'épaisseur et renforcer la trame sur laquelle il évolue ».

Pour ce faire, un volet entier a été ajouté, soit le quotidien de Paul avec sa blonde et leur fille Rose. Autre exemple de renforcement de la trame dramatique : c'est Paul qui, au centre de soins palliatifs, rase le malade, et non pas, comme dans la bédé, un personnage secondaire.

suite...

En fait, le scénario ne perd jamais de vue le regard de Paul sur le drame de sa belle-famille, « un regard, explique le réalisateur, qui demeure cependant plus extérieur qu'aurait pu l'être celui d'une fille au chevet de son père ou d'une épouse au chevet de son mari ». Paul demeure un actant discret et un observateur sensible.



Et il y a plus encore : si dans la bédé, l'auteur se distancie résolument de Paul, dans le film, il s'en rapproche en faisant de son héros un bédéiste en devenir, donc un alter ego. À l'écran, c'est la main de Rabagliati qui dessine ce que vit la famille. Cela semble aller de soi, l'histoire de la bédé s'inspirant à 100 % de la vie de Rabagliati, dont le beau-père a succombé à un cancer à la fin des années 1990.

Ce premier film mettant Paul en vedette est tiré du sixième album de la série, paru dix ans après *Paul à la campagne*.

DEUX QUESTIONS DU PUBLIC À FRANÇOIS BOUVIER

Q Le film m'a embarqué parce que cela se passe au Québec, mais pourra-t-il voyager ?

R Je crois qu'un film enraciné dans une culture voyage bien.

Q Quelle relation entretenez-vous avec votre équipe sur le plateau de tournage ?

R Je suis capitaine d'une équipe experte aux sensibilités disparates. Je leur dis : « Surprenez-moi ! »

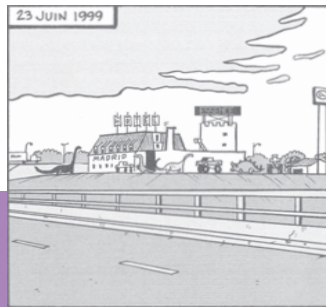
« Par essence, une bande dessinée est cinématographique. »

François Lévesque
Le Devoir, 2015.09.18



EXEMPLES D'ASTUCES CINÉMATOGRAPHIQUES UTILISÉES PAR LE RÉALISATEUR ET TRANSPOSABLES EN LITTÉRATURE

- 1 Entrelacer deux fils narratifs
 - à **QUÉBEC**, Roland se meurt d'un cancer
 - à **MONTRÉAL**, Paul s'approprie l'évènement pour réaliser son rêve de devenir bédéiste.
- 2 Exploiter un objet
 - la casquette du grand-père devient un souvenir auquel la petite Rose s'attache après sa disparition [voir les cases de la page 68](#)
- 3 Utiliser une action répétitive pour déplacer un récit
 - la première case de la bédé, illustrant le restaurant Madrid sur l'autoroute 20, s'anime dans le film au passage de l'auto de Paul qui fait des aller-retour entre Montréal et Québec.



la Pastèque

DEUX CLINS D'ŒIL DU RÉALISATEUR

- 1 Ajout d'un hommage au **CINÉMA MUET** :
pour le rituel des visites de la famille au malade hospitalisé,
un format 4:3, encadré d'un rideau de scène en dessin animé.
- 2 Introduction de l'agent **RED KETCHUP**,
un personnage culte de la bédé québécoise de Réal Godbout et Pierre Fournier,
rééditée à la Pastèque.
Dans le film, cette bédé étant mise sous
presse là où Paul travaille, le clin d'œil vient
renforcer son rêve de devenir bédéiste.

PLUSIEURS AUTEURS PRENNENT PLAISIR À INSÉRER
DES CLINS D'ŒIL DANS LEURS LIVRES, ET PLUSIEURS
LECTEURS, À LES REPÉRER.



Le théâtre donne à voir et à entendre un art multidisciplinaire dont la littérature est un ingrédient de base. Mais comment se perçoivent les dramaturges ?

FRANÇOISE BELU, dépêchée par la Société littéraire de Laval à la BANQ le 31 mars 2016 pour un événement de la série *Théâtre à relire*, ce soir-là sur le thème de la figure de l'auteur dans la dramaturgie québécoise, en a rapporté cette réponse de l'animateur OLIVIER KEMEID :

« Les dramaturges ont souvent le syndrome de l'imposteur.

Un auteur de pièces de théâtre a une sorte de pudeur à se considérer comme un écrivain. »

En porte-à-faux de cette vision par trop modeste, DANIELLE SHELTON, DANIELE PANNETON et DIANE LANDRY se sont rendues au Théâtre des Muses et à la Salle André-Mathieu, à Laval, pour interroger les auteurs et les publics, et extraire du littéraire de ces trois pièces :

- 1 *Napoléon voyage*, une autofiction de Jean-Philippe Lehoux, sous forme de récit de voyages modulé par l'humour, la philosophie et la poésie
- 2 *Faire l'amour*, un collage de textes d'Anne-Marie Olivier, provenant d'une cueillette d'histoires vraies de sexe, d'amour et de résilience
- 3 *Tu te souviendras de moi*, une fiction de François Archambault sur la perte de mémoire et le legs des souvenirs dans le cyberespace.

Associer des idées est une pratique encouragée dans ce périodique. Ainsi, les reportages sur les trois pièces s'enrichissent d'extras :

- 1 *Normal*, la deuxième pièce autobiographique de voyage de Jean-Philippe Lehoux, et *Document 1*, un roman sur le même thème de François Blais
- 2 *Venir au monde*, une autre pièce écrite par Anne-Marie Olivier à partir de récits véridiques
- 3 *Stand-by*, une pièce coécrite par Danièle Panneton et Pierre Lebeau.

NAPOLÉON VOYAGE

AUTEUR

JEAN-PHILIPPE LEHOUX

SYNOPSIS

AUTOFICTION SOUS FORME DE RÉCIT DE VOYAGES
HUMORISTIQUE, ENRICHIE D'ÉLANS
POÉTIQUE-PHILOSOPHIQUES

- Jean-Philippe, où, quand, comment le processus de création littéraire s'est-il enclenché pour l'écriture de *Napoléon voyage* ?

- Le tourisme et le voyage font partie de ma démarche d'auteur. Fatigué des contraintes dramaturgiques qui amènent à réfléchir à la forme plus qu'au contenu, j'ai eu l'idée de revenir à la source de mon écriture : mes observations de jeune voyageur. J'ai relu tous mes carnets : j'y ai trouvé plein de petites histoires qui m'apparaissent universelles parce qu'elles mettent en scène des envies de rencontres, des peurs, des idioties quotidiennes et des rêves de jeunesse qui ne m'appartiennent plus. Je me suis dit que de raconter ce que j'avais vécu dans des pays peu visités comme la Bosnie et la Syrie était encore pertinent au regard de la situation internationale actuelle. C'est ainsi que j'ai créé un spectacle où un souvenir en appelle un autre, comme si l'écriture fabriquait des poupées russes et que le spectateur s'enfonçait sur mes territoires intimes.

J'ai présenté une première mouture à Zone Homa en 2013, en compagnie d'un ami et complice, Bertrand Lemoyne, dont la musique ajoute une texture importante à mon propos ; de plus, il incarne l'Autre, l'étranger, l'ami, l'humain au cœur de tout voyage véritable. Philippe Lambert, assistant à la direction artistique de la Licorne, a vu la lecture publique de *Napoléon voyage* et m'a invité à poursuivre le travail à La Manufacture, où j'étais en résidence.

On a donc retravaillé le texte pour en faire la pièce qui circule depuis, coiffé d'un titre ironique, car je suis tout sauf un grand explorateur. Avec humilité et autodérision, j'assume mon statut de simple touriste qui cherche son équilibre entre un bonheur égoïste et une éthique voyageuse rigoureuse. Je n'aurais jamais cru me rendre à la Licorne, puis en tournée au Québec, encore moins jusqu'au Nunavut et à Vancouver !

Comme quoi...

PHOTO JEAN-FRANÇOIS BÉRUBÉ



• À Damas, chaque matin, quand je sortais de mon hôtel, y avait un vieux couturier qui réparait des habits militaires, avec des loupes à la place des yeux, pis y me souriait du fond de son échoppe, main droite sur le cœur : « Aaaaaah, salam Aleykoun ! » À Alep, l'homme qui tenait l'hôtel où je dormais, lui, y avait pas assez d'argent pour se payer un lecteur MP3, faque y se promenait dans les rues de sa ville avec un vieil enregistreur, pis y enregistrerait les musiques qui sortaient d'un peu partout, des commerces ou des voitures, pis en revenant le soir, je le voyais tout le temps danser en haut des escaliers, avec sa musique de canne de conserve, avec un sourire que je croyais réservé aux privilégiés, la main sur le cœur pour me dire bonsoir : « Heeeey, Massa alkhair, massa alkhair ! »... la main sur le cœur. Ce geste-là est le plus beau qui existe. Il me faisait fondre chaque fois. Je l'ai vu partout en Syrie.

• Le voyage permet de se délester d'un paquet de cochonneries que la vie moderne nous impose. Des objets qui sont pas là pour durer dans le temps, mais qui sont là pour le passer, le vider en nous faisant croire qu'ils le remplissent. Le voyage nous en apporte des plus précieux. Ceux qui marquent autant qu'un être humain, ceux-là ont jamais besoin d'être remplacés par un plus neuf ou un plus performant, parce que leurs défauts font leur beauté. J'aime les rides de mon bâton de marche comme les courbes d'une femme.

• Peu importe nos confessions, au monastère, on se trouve un petit coin tranquille. Les moines éteignent les lumières, allument des chandelles pis après des chants syriaques... écoeürants... ils nous invitent à méditer. Pis une heure, je vous jure que c'est pas de trop pour ma tête angoissée. J'ai beaucoup de dossiers à ouvrir au silence.

ET, VOUS L'AVEZ REMARQUÉ, IL AIME LA MÉTAPHORE, PAR EXEMPLE

déchirer le vent comme une oie des neiges

DEVENU DANS LE CONTEXTE DE SA PIÈCE...

• Sachez seulement qu'une loi divine et vicieuse fait que le vent à vélo... y'est JAMAIS dans le dos. Mais qu'un compagnon comme lui qui le déchire comme une oie des neiges, ça vaut tous les Gatorade de la Terre.

NAPOLÉON VOYAGE : UNE IDÉE QUI FAIT DU CHEMIN...

Sur la lancée de *Napoléon voyage*, la Licorne propose à Jean-Philippe Lehoux de visiter une petite ville des USA où rien ne se passe. Un vote du public désigne Normal, en Illinois. Il s'installe un mois au Motel 6, dans la peau d'un touriste « à la Woody Allen » qui lui ressemble beaucoup. Étranger dans cette communauté, il lit Barthes et Foucault en attendant de se décider à « prendre un café avec des gens normaux de la place ». Ce premier contact enclenche une suite d'étonnantes rencontres et l'écriture d'une nouvelle pièce autobiographique : *Normal*.

LA PIÈCE *NORMAL*, DE JEAN-PHILIPPE LEHOUX, DÉVELOPPE UNE IDÉE PROCHE DE CELLE DU ROMAN *DOCUMENT 1* DE FRANÇOIS BLAIS.

TITRE	<i>DOCUMENT 1</i>
AUTEUR	FRANÇOIS BLAIS
ÉDITEUR	L'INSTANT MÊME
SYNOPSIS	UN COUPLE PROJETTE UN VOYAGE EN PENNSYLVANIE, DANS UNE PETITE VILLE CHOISIE AU HASARD.
LECTRICE	DANIELLE SHELTON



6. Et pourquoi Bird-in-Hand ?

PAGES 37 À 39

[...] Notre premier move, donc, consista à choisir une destination (si, si, ça compte pour un move). Au début, on n'en avait que pour le Connecticut. Premièrement, la distance nous semblait idéale. Il y a environ sept cents kilomètres entre ici et Hartford (un peu plus ou un peu moins, selon l'itinéraire choisi, mais sept cents tout rond par l'Interstate 87), ce qui est assez loin pour qu'on ait l'impression d'être ailleurs, mais encore suffisamment proche pour nous éviter la crise de panique. On avait établi notre barrière psychologique à mille kilomètres (Bird-in-Hand, à neuf cent quatre-vingts kilomètres de Grand-Mère, se qualifie donc de justesse). [...]

On connaissait l'endroit de nom, pour l'avoir vu, entre Bald Head et Camel Hump, dans ces listes de « funny place names », « strange city names » et autres « weird town names » dont on raffolait. Ça n'était qu'un toponyme idiot de plus, assez inhabituel pour mériter de figurer dans ces répertoires, mais pas suffisamment bizarre pour qu'on s'y intéresse de près. Or, qu'il me soit venu à l'esprit, comme ça, out of the blue, ça nous est apparu comme un signe. On a aussitôt mis à contribution nos moteurs de recherche favoris (en passant : selon Family Watchdog, il n'y a aucun prédateur sexuel répertorié sur le territoire de la municipalité) et, au bout de quelques heures, on en savait aussi long sur Bird-in-Hand que si on y était nés.

FAIRE L'AMOUR

AUTEURE

ANNE-MARIE OLIVIER

SYNOPSIS

COLLAGE DE TEXTES PROVENANT

D'UNE CUEILLETTE D'HISTOIRES VRAIES

DE SEXE, D'AMOUR ET DE RÉSILIENCE



« APRÈS TOUT, CHAQUE ÊTRE HUMAIN RÉSULTE D'UN ACTE SEXUEL, DÉSIRÉ OU NON. [...] *FAIRE L'AMOUR* PARLE DU SEXE QUI NOUS FORGE, NOUS DÉTERMINE ET NOUS MAGNIFIE.

UN TERRAIN DE JEU EXCEPTIONNEL POUR FAIRE ÉCLATER LA POÉSIE. »

extrait du texte en couverture du numéro 01
de la revue *Nouveau projet*, qui publie
le texte intégral de la pièce.

L'auteure et directrice de la compagnie Bienvenue aux dames, Anne-Marie Olivier, et trois jeunes comédiens ont recueilli quelque cent récits vrais, en réponse à cette question :

**QUELLE EST L'HISTOIRE DE SEXUALITÉ
LA PLUS MARQUANTE DE VOTRE VIE ?**

Ils ont sélectionné celles « qui avaient de la lumière », donc de l'amour, sinon de la résilience. La pièce s'est construite au fur et à mesure, dans le brouillard au début. L'artiste en art visuel Claudie Gagnon a proposé pour *Faire l'amour* un « dispositif scénique qui peut vivre », entendons par là évoquer tour à tour un lit, un paysage, un cimetière et d'autres lieux.

UN TERRAIN DE JEU OÙ ÉCLATE LA POÉSIE, DISIONS-NOUS...

PAGE 72

- **CRISS DE CHANCEUX** J'me suis réveillé, a m'a laissé des petits mots partout, que je garde. J'm'en vas le cœur plein, les yeux brillants. Sur le traversier de Tadoussac, je vois trois baleines. Ma vie, c'est l'extase.

PAGE 77

- **UNE NUIT D'AMOUR POUR HENRI** [...] y'avait un mot pas signé dans le livre des funérailles, une écriture de fille : « J'ai connu votre garçon y'a deux jours, je m'en ennuie déjà. Merci. » Y m'a demandé si je savais c'était qui. / J'ai juste vu ses souliers. Pour la retrouver, faudrait comme faire Cendrillon à l'envers, pas de prince charmant au boutte. Faque on a comme laissé faire. [...] Y'a pas de consolation à sa mort, aucune. Mais ça me fait un baume de savoir qu'au moins, Henri a eu avant de partir une première nuit d'amour.

PAGE 88

- **ADIEU MON AMOUR** Pis quand la maladie a pris le dessus, on a parlé beaucoup. On a fait l'amour. / J'me souviens de la fois où nos corps se sont dit adieu. / Embrasser tout. T'embrasser au complet. Se gouter sans négliger un millimètre. Embrasser toutes les années de ta vie, se délecter de tous nos souvenirs. Déguster toutes les années, les tempêtes, toutes les fois où on est retombés en amour. / On pleure. Le sel de nos larmes se mélange au sucre de nos peaux. Notre vie entière dans une valse amoureuse. / On a aussi dit adieu à la communion de nos esprits, parce que ça aussi c'était vraiment sexy.

APRÈS LES APPLAUDISSEMENTS, PUBLIC ET COMÉDIENS SE PARLENT.

Valérie Charland, du Théâtre des Muses, anime l'échange avec les comédiens qui ont été, selon le public, « criants de vérité ». Anne-Marie Olivier, l'auteure, confie être obsédée, dans ses créations, par la question du sens de la vie. La salle se vide lentement, dans l'atmosphère de ce tout dernier commentaire, celui d'une femme non identifiée :

- « Cela m'a fait réfléchir à mes propres histoires. Cela devrait être ça le théâtre... ce qu'on ramène à la maison. »

QUAND UNE IDÉE EN ENTRAÎNE UNE AUTRE...

Tout comme la pièce **NAPOLÉON VOYAGE** avait donné à son auteur, Jean-Philippe Lehoux, l'idée du voyage de sa pièce suivante, **NORMAL...**

FAIRE L'AMOUR va engendrer une nouvelle pièce : **VENIR AU MONDE.**

TU TE SOUVIENDRAS DE MOI

TEXTE

FRANÇOIS ARCHAMBAULT

MISE EN SCÈNE

FERNAND RAINVILLE

SYNOPSIS

EN PERTE DE MÉMOIRE, UN PROFESSEUR
D'HISTOIRE PLACÉ SOUS LA GARDE D'UNE
ADO CRAINT DE TOMBER DANS L'OUBLI.



INTERPRÈTE GUY NADON – PHOTO ROLLINE LAPORTE

LE TRAVAIL AVEC LE METTEUR EN SCÈNE EST-IL AU THÉÂTRE CE QUE LE TRAVAIL AVEC L'ÉDITEUR EST AU LIVRE ?

QUESTION À FRANÇOIS ARCHAMBAULT

• Comme la pièce est une création, est-ce que votre texte s'est transformé au cours des répétitions avec le metteur en scène et les interprètes ? La version jouée est-elle celle parue aux éditions Leméac ?

•• Il faut dire, tout d'abord, que la pièce a été écrite dans le cadre d'une résidence d'écriture. J'ai été accompagné tout au long du processus par le directeur fondateur du Théâtre de la Manufacture, Jean-Denis Leduc. À une énième version, nous avons senti le besoin de mettre le texte à l'épreuve en le faisant lire par des comédiens, pour ensuite l'évaluer en atelier. Cela m'a amené à retravailler quelques scènes, et les répétitions ont été amorcées avec une version quasi définitive. J'ai fait quelques coupures juste avant la première, mais pas de réécriture. Le texte publié est très proche de celui joué à la scène. L'éditrice Diane Pavlovic et moi y avons apporté de légères modifications à l'étape de correction des épreuves de presse.

CAMPER LE DÉCOR

*Comme si un champ de phragmites avait poussé à l'intérieur d'une vaste maison de campagne.
Ou l'inverse... Comme si une maison de campagne avait poussé dans un champ de phragmites ?
Quelques meubles, probablement. Peut-être pas. Idéalement, un lieu qui puisse évoquer la maison de campagne et la nature qui l'entoure.
Des scènes d'intérieur et d'extérieur. Quelque chose d'automne dans les tons.*

FAIRE DIALOGUER LES PERSONNAGES

ÉDOUARD. Le pire dans tout ça, c'est que j'ai encore une excellente mémoire ! Je me souviens des dates ; j'ai toujours eu une mémoire phénoménale pour les dates.

MADELEINE. Les dates des guerres, surtout.

ÉDOUARD. Les changements de régimes, le déclin des civilisations.

MADELEINE. En histoire, ce qu'ils retiennent, surtout, c'est les dates des guerres.

ÉDOUARD. Je pourrais vous parler des réformes d'Akhenaton, vous réciter les plus beaux chants d'Homère, vous raconter comment Hernán Cortés a mis à feu et à sang la ville de Mexico après avoir trompé le roi Montezuma...

MADELEINE. C'est ce que je vous disais : la guerre.

DANS CETTE PIÈCE, LE PERSONNAGE PRINCIPAL, ÉDOUARD, ENREGISTRE UN MESSAGE ET LE DIFFUSE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX. LA SCÉNOGRAPHIE A INCORPORÉ LA PROJECTION D'UNE VIDÉO DANS LAQUELLE LE VIEIL HOMME S'ADRESSE À LA CAMÉRA.

INTÉGRER UNE PROJECTION

ÉDOUARD. Chaque jour, vous êtes exposés à une quantité monstrueuse d'informations. Vous êtes engloutis ! Le nombre d'informations nouvelles, les images, les sons, les mots, vous plongent dans la confusion la plus totale... Chaque nouvelle idée chasse la précédente avant qu'elle ait eu le temps de se déposer en vous. Rien ne laisse de trace ! On a beau vous informer des pires horreurs ou des idées les plus emballantes qui soient, ces idées vivent en vous à peine quelques minutes avant de laisser place à une autre information que vous pourrez juger capitale... et que vous aurez pourtant oubliée dans l'heure qui suit ! Vous êtes extirpés du réel... Tout devient abstrait, conceptuel, relatif, sans valeur ! Vous êtes prisonniers de l'éternel instant présent... Comme moi.

EN ATTENDANT L'OUVERTURE DES PORTES DU THÉÂTRE, DANIÈLE PANNETON A INTERROGÉ LE PUBLIC

• LISEZ-VOUS DU THÉÂTRE ?

●● Eh oui ! et quand je lis une pièce, je le fais à mon rythme et je me donne du temps pour y réfléchir. Sur scène, ça passe vite et des choses m'échappent. Malgré cela, je préfère voir que lire du théâtre.

●● Il y a des années, j'ai lu *Sous le signe du lion* de Françoise Loranger. J'ai aussi vu, à Radio-Canada, le téléroman avec Jacques Godin. Les deux étaient bons, vraiment !

●● Ma grand-mère m'a emmenée au théâtre voir *Le journal d'Anne Frank*. Comme j'ai aimé, elle m'a offert le livre, puis on a regardé le film ensemble. Après, j'ai proposé à ma prof d'en parler à toute la classe. Une expérience que j'aimerais refaire, surtout que je fais du théâtre à l'école. Peut-être que je serai actrice... ou journaliste.

●● J'ai lu deux pièces d'Evelyne de la Chenelière, *Au bout du fil* et *Des fraises en janvier*. Et aussi une trilogie que j'ai trouvée hypnotique, du Cubain Royds Fuentes-Imbert, *L'Oratorio des visions* qui, je crois, n'a jamais été jouée. J'ai aussi lu quelques recueils de sketches de Gilles Latulippe, joués à son Théâtre des Variétés, bien sûr, mais aussi en Afrique, à Kinshasa. J'avais reçu tout cela en service de presse des éditions Elæis. C'était en 1999.

●● Et vous, lecteurs de ce périodique, lisez-vous du théâtre ?

DANIELLE SHELTON A VOULU SAVOIR SI LA COMÉDIENNE DANIÈLE PANNETON A ÉCRIT DU THÉÂTRE

●● Oui ! a-t-elle répondu. J'ai coécrit, entre autres, *Stand-by*, une comédie dramatique ponctuée de chansons dont j'ai fait les paroles. Je m'y suis réservé un rôle parce que j'aime « incarner les mots ».

SYNOPSIS DE *STAND-BY*

●● Une heure et demie d'attente à la gare d'autobus de Thetford Mines. Personnages : deux amies et la guichetière.

TEXTE DE *STAND-BY*

●● Le texte de la pièce, inédit, est déposé au Centre des auteurs dramatiques (CEAD). Danièle Panneton a choisi l'extrait ci-contre : un dialogue qui met en scène ses trois personnages.

PROCESSUS DE CRÉATION LITTÉRAIRE DE *STAND-BY*,
PIÈCE COÉCRITE PAR DANIELLE PANNETON ET PIERRE LEBEAU

La coécriture a été tout un exercice ! Il m'a fallu trouver le bon partenaire et, comme la production était déjà assurée, respecter la date de remise du texte à cause du calendrier de production : théâtre réservé, metteur en scène, concepteurs et comédiens engagés, horaires de répétitions établis, etc.

Pour coécrire la pièce *Stand-by*, je me suis associée à Pierre Lebeau, avec qui la complicité, la complémentarité et le plaisir de travailler ensemble étaient au rendez-vous. Comme j'avais déjà établi la structure dramatique et la psychologie des trois personnages féminins, nous nous sommes concentrés sur les dialogues. Après quelques semaines d'écriture, nous avons constaté qu'il manquait un élan viscéral et organique au texte, comme si nous avions fait trop de compromis. Alors on a tout recommencé. La date de tombée étant imminente, nous avons écrit jour et nuit, littéralement. Reprenant notre peau de comédiens, nous avons improvisé les dialogues à partir du canevas bien défini, nous donnant la réplique à bâtons rompus, nous volant les mots de la bouche, avec une vision commune du fond et de la forme et surtout, un plaisir renouvelé. Cela a fonctionné !

À l'hiver 1981, *Stand-by* a été présenté au théâtre Le Conventum, dans une mise en scène de Lorraine Pintal, une musique de Normand Brathwaite, avec les comédiennes Suzanne Marier, Chantal Beaupré et moi-même, Danièle Panneton.

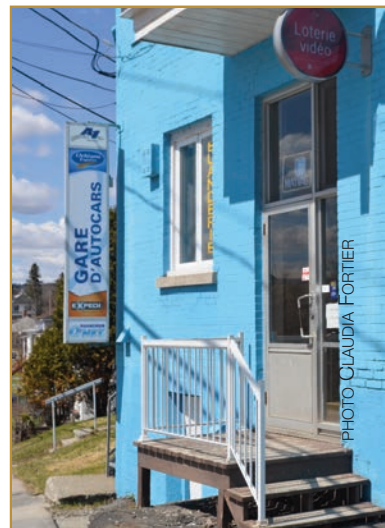
EXEMPLE DE DIALOGUE DANS LA PIÈCE *STAND-BY*

SONIA – Y a rien à faire icitte. Y a rien à apprendre. Faut qu't'ailles voir ailleurs. C't'ailleurs que ça s'passe. Icitte...on est assez borné... Des fois, j'me lève le matin, j'ouvre le rideau d'ma chambre, pis tout c'que j'vois c'est du gris... des grosses montagnes d'amiantes à vingt pieds d'ma face. Je r'garde... Après, j'sors dehors, pis j'marche. C'pas une ville, ç'a fin du monde, pis au boutte on dirait qu'ça coupe carré. C'pas d'l'air que tu respire, c'est d'la poussière.

CAROLE – Y a des jours, un peu plus pis les clients me d'manderaient si y a du sab' dans l'beurre.

JOCELYNE (À CAROLE) – T'sais qu'l'hiver, les plus gros tas, ç'a presque l'air des Laurentides, ben les p'tites Laurentides là... Ça dépend où c'é qu'tu r'gardes, mais de loin, là, dans ma fenêtre des toilettes, ç'a l'air de ça. Tu trouves pas ?

CAROLE – C't'un point d'vue !



DANS LA TÊTE DE...

● SI J'ÉTAIS UN MEUBLE, JE SERAIS

● SI J'ÉTAIS UNE ÉPOQUE, JE SERAIS

● SI J'ÉTAIS UN FRUIT, JE SERAIS

● SI J'ÉTAIS UN GRADE MILITAIRE, JE SERAIS

Et quand le torse
du destin se bombe
de la puissance
des songes,
on appelle cette
hérité fugace :
un bonheur.
Car entre ceux
qui survivent, ceux
qui veulent changer
la vie, ceux qui
essaient de changer
de vie et tous les
autres qui souhaitent
seulement prolonger
l'embellie, il m'arrive
de trouver mon Espace.

